

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |  |                                     |   |
|-------------------------------------|--|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée                        | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur                  | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents                                       | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible   | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:   |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00      Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14<sup>ME</sup> ANNÉE, No 709.—SAMEDI, 4 DÉCEMBRE 1897

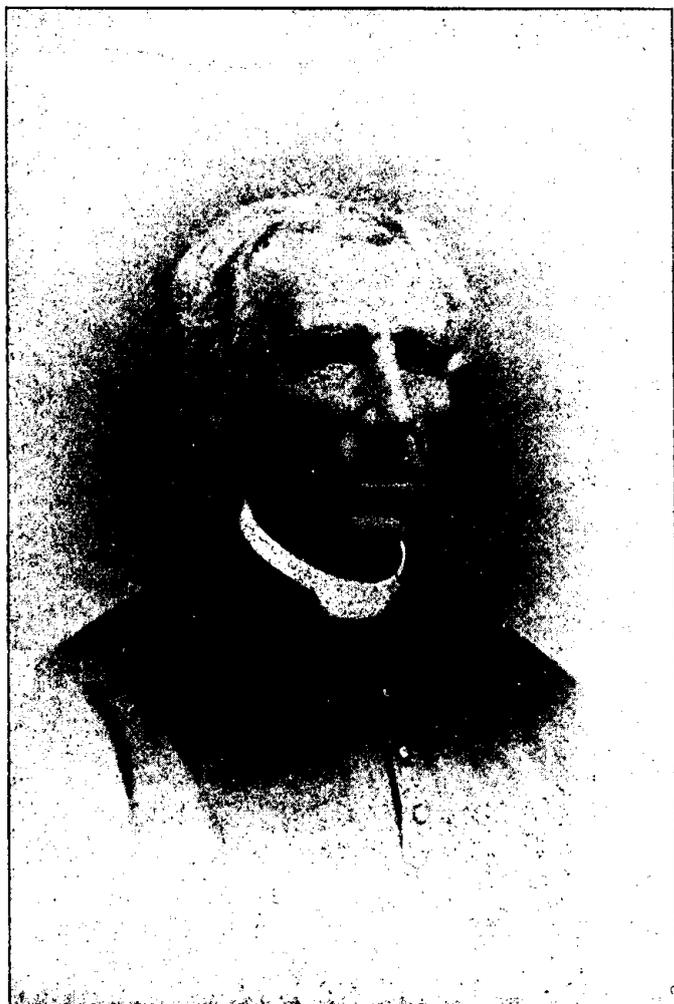
**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent  
Tarif spécial pour annonces à long terme



**SIR OLIVIER MOWAT**  
Lieutenant-Gouverneur d'Ontario



**M. L'ABBÉ COLLIN**  
Supérieur de Saint-Sulpice à Montréal



**LE T.R.P. RENÉ**  
Préfet Apostolique de l'Alaska

Photos Laprés & Lavergne

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 DECEMBRE 1897

## SOMMAIRE

**TEXTES.**—Chronique européenne, par R. Brunet.—Les floraisons matutinales, par N. Legendre.—Poésie : La Canadienne, par J.-B. Caouette.—Rémémorance, par E. Moisan.—Les femmes avocats, par F. Picard.—Poésie : A mon Alma Mater, par Dr J.-N. Legault.—Le crime de l'habitant, par F. Picard.—Sur le Tigre et l'Eu phrate (avec gravures).—Le jeune âge, par X. Godardin.—Poésie : Idéal, par L.-J. Béliveau.—Nouvelle : La petite vendeuse, par A. Gingras.—Nos gravures, par F. Picard.—Bibliographie.—Le dernier désir, par Ninon.—Poésie : Huitain, par Jean.—Pro patria, par A. Dufour.—Renseignements divers.—Le National.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses.

**GRAVURES.**—Portraits : Sir Olivier Mowat, lieutenant-gouverneur d'Ontario ; M. l'abbé Collin, supérieur de St-Sulpice à Montréal ; Le T. R. Père René, Préfet Apostolique de l'Alaska.—A travers le monde : Les femmes avocats (23 portraits).—En Tunisie : Exercices d'un Aïssaoua.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT SOIXANTE-DEUXIÈME TIRAGE

Le cent soixante-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, 4 DECEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 2 novembre 1897.

Aujourd'hui, Fête des Morts, il plane dans l'air une tristesse indéfinissable.

Au cimetière de Montmartre, la foule est immense. Parmi les dédales des tombes, elle va, cette foule, respectueuse et remplie de tristes réminiscences.

Les mères, les sœurs, les fils et les pères arrivent, chargés de couronnes et de bouquets, qu'ils vont déposer sur un marbre froid ou accrocher à une petite croix de pierre. C'est l'âme du souvenir qui dicte ce pieux devoir.

Beaucoup de fleurs sur la tombe des frères Jules et Edmond de Goncourt.

Il y a foule près de la tombe de la Dame aux Camélias, et, surtout, de celle, un peu plus loin, d'Alexandre

Dumas, fils. La première est couverte de violettes et de camélias ; et, sur celle du grand écrivain qui sut immortaliser celle qu'il aimait, des roses, des pensées, des chrysanthèmes et des gerbes de fleurs s'entassent en sympathiques souvenirs.

Au cimetière du Père-Lachaise, les vieux s'arrêtent respectueusement devant l'énorme et superbe monument de Thiers. C'est une grande chapelle magnifiquement décorée au dedans et sculptée partout avec un art parfait.

La tombe d'Alfred de Musset est couverte de violettes et de fleurs de toutes sortes, ainsi que celles d'Arsène Houssaye, de Paul Baudry et de bien d'autres.

Les amoureux font un pèlerinage au tombeau d'Héloïse et d'Abelard, ces fidèles amants qui, séparés durant la vie, furent unis dans la mort. Sur la tombe qui les garde, il y a des gerbes de réséda, des roses, des violettes et des immortelles en couronnes !

Le temps est brumeux. Il passe un petit vent qui soulève et passe, les unes sur les autres, les feuilles mortes. — Elles sont balayées d'ici pour s'aller accrocher là à la grille d'une tombe ou aux fleurs des morts.

Les saules plient et s'inclinent sur les croix funèbres. Le soir descend sur la triste cité. Seuls les cierges qui finissent de brûler dans les petites chapelles, au-dessus des morts, disent un peu de vie et jettent encore un peu de lumière dans ce dortoir du Suprême sommeil...

\* \*

Dimanche, 7.

Voici la sympathique lettre que la Société Canadienne de Paris vient de recevoir de M. le curé de Durtal, à qui nous avons adressé des fleurs pour la tombe de notre cher Ernest Girard.

DURTAL, 4 novembre 1897.

A M. le Dr Eugène St-Jacques,  
Sec. de la Société Canadienne de Paris.  
Monsieur,

J'ai reçu la couronne mortuaire que vous avez envoyée pour déposer sur la tombe du bon M. Girard. Aussitôt arrivée, je me suis empressé de la porter moi-même au cimetière.

Je vous félicite de cette marque d'attention à l'égard de votre ancien camarade. J'en ai été profondément touché.

Recevez, monsieur, mes salutations empressées.

FONLUPT  
Curé de Durtal.

Il nous semble voir le vénérable curé, la barrette sur ses vieux cheveux gris, gravissant la colline sur laquelle est bâti le cimetière de Durtal, ayant au bras la couronne qu'il va pieusement déposer sur la tombe de notre pauvre ami si tristement parti...

Là, sans doute, le vieux prêtre a prié pour le jeune peintre, mort à l'endroit même où il allait chercher la vie.

De cette colline d'Auvergne, il est monté vers le ciel une ardente et sincère prière ; et puis, une larme a coulé des yeux de celui qui songeait à la mère et aux sœurs d'outre-mer...

Le lendemain, quand il a dit la messe, le vieux curé a dû penser à ce pauvre Girard, et, sans doute, il a ajouté une couronne de prières à notre couronne de fleurs !

\* \*

Mercredi, 10,

Hier soir, réunion, à l'Hôtel de France et de Lorraine, 5 rue de Beaune, de la Société Canadienne de Paris.

Musique et chant par M. Arthur Berthiaume, le Dr Albert Larramée et le Dr Louis Gauthier.

Parmi ceux présents :

MM. Edouard Richard, Arthur Berthiaume, Dr Eugène Saint-Jacques, Dr Louis Gauthier, Dr F.-X. de Martigny, Arthur Turcotte, Raoul Barré, le Dr Albert Larramée, Alexandre Ducloux, Alexandre Bolté, J.-O. Marchand, Joseph Saint-Charles, R. Brunet, etc.

\* \*

MM. T. Brosseau et L. Brais sont partis d'ici pour

Londres d'où ils s'embarqueront ensuite pour le Canada. M. Brosseau est allé plaider une cause à Londres.

M. et Mme A. Chaput encore à Paris, partent bientôt pour l'Italie.

Les journaux font beaucoup d'éloges, des jolies illustrations de M. Raoul Barré faites pour le livre de M. Simon Boubée : *La Jeunesse de Tartufe*. Ce livre est édité par la maison Paul Allendorff de Paris.

La *Revue des Deux-Frances* fait magnifiquement son chemin et les grands confrères de Paris applaudissent à ses succès.

Nous n'avons jamais vu, au Canada, une revue aussi parfaite, sous tous rapports. Le directeur de cette revue, M. Achille Steens est un écrivain de grand talent et de beaucoup de mérite.

Ses collaborateurs sont choisis parmi les maîtres écrivains français et parmi les plumes sympathiques.

Rodolphe Brunet

## " LES FLORAISONS MATUTINALES "

*Les Floraisons Matutinales*, par Nérée Beauchemin, Trois-Rivières, Victor Ayotte, éditeur, 1897.

Bravo ! voilà un fort joli volume de bonne et saine poésie. Ce ne sont pas des épopées ni des morceaux de haute envergure ; mais ce sont de fort belles pièces, pleines de vrai sentiment. On sent qu'il y a là un véritable tempérament de poète. Ne vous laissez pas intimider par le titre qui manque peut être de complicité ; mais lisez tout le volume et vous apercevrez bien vite que si nous avons dans notre province un grand nombre de versificateurs plus habiles les uns que les autres, nous avons aussi des poètes qui ne se contentent pas de versifier, mais qui écrivent de la poésie. Lisez surtout *Le Lac*, *Grand Deuil*, *l'Hirondelle pieuse*, *d'Iberville*, et vous aurez des vers frappés au beau coin et pleins, en même temps, de la plus exquise délicatesse de sentiment. Cela vaut bien mieux que les résonnances et les éclats de voix.

J'avais déjà lu quelques pièces éparses de M. Beauchemin, et j'avais reconnu un virtuose de bon aloi ; je suis heureux de voir que son volume n'est pas au-dessous de ce que j'espérais, et je dois dire que j'espérais beaucoup. Mon attente n'a pas été déçue : j'ai bien du bonheur à saluer un bon poète qui laisse aux vulgaires rimeurs les jongleries de mots pour s'en tenir au vrai sentiment qui, après tout, est encore meilleur, même dans notre prosaïque fin de siècle.

Je voudrais citer quelques strophes pour donner une idée de la manière du poète, mais j'aurais peur de ne pas pouvoir m'arrêter. Voici cependant quelques lignes prises au hasard dans *Mirage* :

Enlaçant la coque de chêne.  
Les flots aux douceurs de velours  
Montent, montent, montent toujours,  
Le bateau tire sur sa chaîne.

Dès longtemps un rêve me hante :  
Je veux, au risque d'y mourir,  
Au hasard des vagues courir  
La mer périlleuse et tentante.

J'irai, suivant ma fantaisie,  
Boire aux ruisseaux harmonieux  
Où croît, aux caresses des cieus,  
La fleur d'or de la poésie.

Et ! bien, le poète l'a cueillie, la fleur d'or de la poésie, et il en a fait un superbe bouquet qui embauamera encore pendant longtemps les vrais connaisseurs qui savent ce que c'est que le parfum délicat d'une fleur modeste comme la violette, mais délicate et recherchée comme elle.

Ouvrez ce charmant volume, et vous verrez si je vous ai trompés.

Nérée Beauchemin

LA CANADIENNE

Sonnet dédié à Aimée Patric.

Aux bords du St-Laurent comme aux bords de la Loire.  
La femme aime les fleurs, la patrie et les arts.  
L'œuvre de Sévigné, plus encor que sa gloire,  
Captive son esprit et charme ses regards.

Elle enrichit souvent l'écrin de notre histoire  
De glorieux exploits glanés de toutes parts ;  
Et, fière des aïeux, elle peint la victoire  
Qui fut longtemps fidèle à leurs chers étendards !

Aussi quand elle prend la plume ou la parole,  
On dirait que son front est ceint d'une auréole :  
C'est la valeur qui brille et commande en vainqueur...

Honneur lui soit rendu ! car cette femme altière  
Ne saurait démentir la gloire de Verchère  
Qui germe dans son sang et fait battre son cœur !

J.B. Caouette

RÉMINISCENCE

A Mlle Amanda, Quebec

La soleil baissait lentement derrière les grandes montagnes de l'Est, dorant de mille feux la cime rabougrie des grands arbres de la forêt. La chaude brise, tout en faisant onduler capricieusement la jaune moisson, nous apportait ce parfum champêtre si bon à respirer et qui semble donner un moment de repos au voyageur fatigué.

Les petits oiseaux avaient fini les variations légères de leur gosier d'argent, et ne faisaient entendre que des *pious-pious* amoureux annonçant que bientôt tout dormirait sous la ramée. Seul, le rossignol laissait monter ses notes sonores et mélodieuses au milieu du silence mystérieux de nos grands bois.

C'est l'heure du recueillement, l'heure où l'angelus, comme un encens sacré, s'élance de la vallée vers les cieux, dont le grand manteau d'azur semé de paillettes d'or semble nous couvrir et nous protéger avec amour.

Qu'ils sont sublimes, ces soirs d'été, où il nous est donné de contempler un tableau dont il serait impossible de décrire les beautés réunies par le grand Artiste avec autant de grâces que de charmes.

J'aime la prairie émaillée de ses mille fleurs, le joyeux ruisseau qui coule, en murmurant, son eau limpide sur le lit de sable fin et luisant au milieu du tapis vert du vallon. J'aime passionnément ces collines, derrière lesquelles se lève d'un côté, se couche de l'autre, l'astre brillant du jour, la plaine où se reposent mes yeux fatigués des visions de la ville ; mais, à toutes ces choses délicieuses, je préfère encore, et de beaucoup, le chemin des grands ormes, des chênes majestueux : notre promenade favorite, qui me rappelle de si doux entretiens.

J'aime ce vert sombre de la feuillée qui fait si bien ressortir les rayons dorés de votre blonde chevelure ; le léger zéphire qui joue gracieusement dans ces longues torsades d'or encadrant si bien votre doux et charmant visage, éclairé de beaux yeux mystérieusement profonds.

Aujourd'hui, la brise d'été a fait place à la brise glaciale de l'automne ; les feuilles, si belles encore il y a un instant, sont éparses çà et là, jonchant le gazon d'une épaisse couche multicolore, dénudant les grands arbres qui frissonnent. On n'entend plus le joli gazouillement des petits oiseaux ; ils se sont envolés sous un climat moins rigoureux continuer leurs amours sous un ciel toujours bleu. La moisson est tombée sous la faux du paysan, ne laissant qu'un chaume dur, hérissé ; la plaine ne présente plus qu'un aspect désolant comme si elle pleurait sa verdure disparue.

Malgré tout ce dénûment, j'aime encore à revoir ces lieux si pleins de doux souvenirs, que n'effaceront jamais les ravages du temps.

Le grand chemin n'offre plus l'ombre ni la fraîcheur d'autrefois ; les grands ormes balancent leurs bras gigantesques vers le sol comme s'ils voulaient reprendre le manteau dont on les a dépouillés si cruelle-

ment. Leurs lamentations sont sinistres, entre-choquant leurs longs bras avec des bruissements d'os. Le sentier a durci sous le froid rigoureux, la mousse a perdu sa fraîcheur, et bientôt, sur toutes ces choses si agréables il y a quelques heures, s'étendra un long voile silencieux : la neige cachera demain les beautés d'hier !

Beaux jours d'été, reviendrez-vous ?

Eugène Masson

LES FEMMES AVOCATS

(Voir gravures)

Pourquoi pas avocates ?

Car il faut être logique : et si la docte Académie prétend que, dans le sens de celle qui intercède pour une autre, on dit *avocate*, je me demande ce que font les avocats, si ce n'est intercéder pour les autres ?

Il y en a dans tous les pays, et même nous en possédons au Canada, des avocats... avocates, ou des femmes avocats, cela m'est bien égal.

Je sais que bien des hommes, sous le rapport du *parlement*, disent nos braves campagnards ; de la parlote, selon le terme réel, n'ont rien à envier à... la côte que nous avons perdue il y a si longtemps !



MRS L.-J. ROBINSON-SAWTELL  
(Etats-Unis)

Il y a des hommes—je sais cela pas expérience, hélas...— qui peuvent faire à eux seuls tous les frais d'une conversation de deux ou trois heures, et cela, sans avoir pris le plus mince diplôme, le moindre brevet. Aussi, s'il m'arrive parfois de parler de la langue de notre autre moitié, c'est bien, je vous l'assure, par routine pure, ou par inexorable distraction.



MRS C. WAUGH MAC-CULLOGH  
(Etats-Unis)

Les femmes étudient, aujourd'hui, la médecine, le droit, toutes les sciences : je ne demande pas mieux que de les voir au parlement, aux municipalités, quand même il faudrait agrandir les salles des séances pour faire places aux futurs... marmitons du pays et à leurs berceaux.

Jeanne d'Arc, en 1429, guerroyait rudement contre les anglais ; en 1472, Jeanne Hachette défendait avec

intrépidité et succès sa ville natale, Beauvais (Oise), assiégée par Charles le Téméraire. Une autre Jeanne, Jeanne Lépine, prenait part à la défense de Tournay vers ces mêmes époques tourmentées.

Pensez donc, quelle joie pour nous, le sexe fort laid, le sexe laid fort, de ne plus rien faire, de rester au coin du feu à lire l'article de fond de Mme la Gouverneur, le feuilleton de Mme la Lieutenant-Gouverneur, les faits divers et d'été de Mme le premier Ministre ; ou d'aller, avec componction, écouter le sermon de la curée (le mot est français) ; ou encore, de nous approcher en tremblant du tribunal de la pénitence, pour nous entendre renvoyer durement par la confesseuse choisie !



MRS ELLENA KNOWLESS HASKELL  
(Etats-Unis)

On a parlé d'âge d'or, d'âge de fer : voici, vous dis-je, l'âge de diamant qui s'avance !

Qu'est-ce que le Klondike avec ses cailloux jaunes, devant notre félicité future ?

Je me permets cependant, dans ces derniers moments où il m'est donné de tenir une plume, de trouver que c'est absolument contraire au droit, à la justice, de laisser exercer les femmes avocates.

Vous poussez des clameurs contre moi : laissez-moi achever, vous crierez après si vous trouvez que j'ai tort.

Il existe quantité d'articles dans le Code Civil, dans le Code de Procédure Civile, etc., défendant, sous les peines les plus sévères, d'acheter les juges, de les influencer, de corrompre la justice.

Or, je vous le demande : tant que les juges ne seront pas tous femmes, quoi de plus corrupteur, de plus dissolvant, de plus dangereux, que la femme qui plaide ? Quel est le tigre-juge qui osera résister à des arguments comme un sourire, une larme, une supplication d'une femme ?

Si ce bourreau existait, l'humanité entière—y compris, naturellement, les femmes—ne le maudirait-elle pas ?

Croyez-moi, pères de familles : il est temps de songer à ce que doit être à l'avenir l'éducation de vos fils : mettez-les dans les écoles ménagères ; veillez à ce qu'ils sachent traire les vaches proprement, épousseter autre chose que des bergères, et ne plus se noyer que dans la crème !

Les fleuves et les ruisseaux couleront alors du lait et du miel... il le faudra bien, pour l'élevage des futures espérances de la Patrie !

Voilà ce qui nous attend à l'aurore du siècle tant désiré, le VINGTIÈME ! Et ce sera là sa conquête sur ses prédécesseurs rétrogrades. Aussi, dès le 1er janvier XXe siècle, hommes de lettres, mes frères, nous briserons nos plumes : nous ne serons plus que des... omelettes !

FIRMIN PICARD.

L'EPI STÉRILE

Tandis que tous ces grains qu'on coupera bientôt.

Inclinent leurs fronts vers la terre.

D'où vient que celui-ci s'élève encor si haut.

—C'est qu'il n'a pas de grain dans sa tête légère.

## A MON ALMA MATER

(COLLÈGE DE MONTRÉAL)

A l'occasion de la visite de Monseigneur Bruchési

Au flanc du Mont-Royal, que gravissait Cartier,  
On trouve un doux asile, un toit hospitalier ;  
De la sainte vertu, le Ciel en fit hospice ;  
O combien nobles sont ces fils de Saint-Sulpice !  
Sur ce flanc surplombant autrefois les vallons,  
Ils dirigent en paix un vaillant nid d'aiglons.  
Ces jeunes rois, grandis, gardant avec noblesse  
L'enseignement donné par leur sainte sagesse,  
Ont au loin répandu des parfums précieux  
Cueillis dans le jeune âge, avec un soin pieux.  
Ces prêtres dévoués ont produit pour l'Église  
Vingt-cinq nobles prélats !... Quelle sainte devise !...  
Manitoba vous doit son fervent défenseur,  
Et Montréal heureux chante le successeur  
De son digne Pasteur, qui sommeille en sa tombe.  
Ce fût, hélas ! pour nous, une triste hécatombe !  
Dormez, ô saint vieillard ! dormez au sein de Dieu,  
Le Ciel, de votre vie, a couronné le vœu.  
Celui qui, dans ses mains, tient aujourd'hui les rênes,  
Saura bien de l'impie anéantir les chaînes,  
Et Dieu, qui l'a choisi, dans sa juste bonté,  
Conservera sur tous sa douce autorité.

Mais l'Autel n'a pas seul couronné votre zèle :  
Saint Yves vous sourit, saint Luc vous est fidèle.  
Grands apôtres épris d'un si pur dévouement,  
Vous recevrez aux Cieux votre couronnement !  
Des enfants de Thémis et des fils d'Esculape,  
Beaucoup firent chez vous une agréable étape.

A chanter dignement votre sincérité,  
Frères, je reconnais mon incapacité ;  
Mais, permettez-m'en, non, je ne puis me taire,  
Un fils ne peut ainsi laisser sa tendre mère.  
Vous qui m'avez formé, nourri de vos conseils,  
J'honore encor vos soins à nul autre pareils.  
O mon Alma Mater, que de réminiscences  
Sont, de mon cœur craintif, les seules récompenses.  
Je vous revois encor, dispos et pleins de feu,  
Parcourant à grands pas les doux séjours du jeu :  
Au billard infidèle, on monte une croisade,  
Ici ce sont des chants et là c'est la charade,  
Puis en rond se déroule un flot majestueux.  
Mais, perçant tout-à-coup les cris tumultueux,  
La cloche babillarde, égrenant son clochique,  
Livre, au frêle battant, un combat homérique !  
Allons, chers compagnons, laissons là les échecs,  
Allons nous délasser sur de vils thèmes grecs.  
Phèdre, Horace, Virgile et le bouillant Homère  
Viennent nous égayer de leur cuisant mystère ;  
C'est là que le combat, tout en étant muet,  
En devient plus cruel, s'il doit être complet.

Enfin du directeur, on annonce la fête,  
Ah ! il me semble encor revoir sa blanche tête !...  
Mon Dieu ! Qu'il était beau, ce jour tant attendu :  
Nos désirs accomplis, le travail suspendu !  
C'était un grand congé, qui couronnait l'adresse,  
Où la reconnaissance, ornant notre jeunesse,  
Savait dicter des mots agréables au cœur  
D'un père vénéré : l'amour était vainqueur !

Toujours joyeux, heureux, c'est la vie au collège ;  
Hélas ! Pourquoi fut-il en quitter le cortège ;  
Vous, jeunes écoliers, apprenez à bénir  
La main qui vous conduit, gardez-en souvenir.  
Pour nous, ces jours sont loins. Adieu trop douce joie !  
Le monde nous a pris et conserve sa proie ;  
Mais, si d'un monde vain, nous labourons la mer,  
Nos cœurs tendent toujours vers notre Alma Mater.

*J. R. Legault*

## LE CRIME DE L'HABITANT (\*)

CONTE CANADIEN

Ce que l'on est convenu d'appeler la rébellion de 1837-38, parce que nos braves Patriotes n'avaient pas réussi, était terminé, le hideux bourreau Colborne n'avait plus rien à incendier, plus rien à craindre : le Canada commençait à respirer, la crainte de perdre cette jolie colonie avait décidé l'Anglais à lui accorder ce qu'elle réclamait.

Sous la direction d'hommes énergiques, dévoués à la Patrie, les traces sanglantes du parcours des troupes s'effaçaient graduellement, les villages sortaient de leurs ruines, les champs se couvraient de riches moissons.

(\*) Tous droits réservés.

Nous entendons par habitant l'homme des champs, suivant le sens donné à ce nom au Canada.

Au prix des plus lourds sacrifices, les fils des martyrs de Saint-Eustache et de Saint-Benoît avaient reconstruit leurs églises, les cloches lançaient de nouveau leurs appels joyeux dans les campagnes.

D'année en année, les deuils s'apaisaient, tandis qu'en certaines demeures on continuait de pleurer un absent... c'étaient les pauvres déportés à l'autre extrémité du globe, en Australie.

\* \*

L'année 1845 s'achevait sans incidents bien remarquables.

A Saint-Benoît, dans le rang appelé Côte Saint-Jean, à la bifurcation du chemin de la Côte Rouge, qui est la route d'Oka (1), se voyait alors une mesure délabrée, abîmée, dont les ais disjointes, disloqués, livraient passage à tous les vents.

Tout y sentait l'abandon, ou une négligence coupable. Les clôtures du terrain adjacent, vermoulues, laissaient de larges espaces béants ; la terre, mal cultivée, présentait un amas de toutes les mauvaises herbes y croissant en pleine liberté.

Cette propriété n'était pas abandonnée, cependant : de la cheminée sortait un mince filet de fumée, dans l'étable à demi-démolie on entendait renâcler un cheval, quelques poules maigres caquetaient dans la remise, dont les portes brisées laissaient voir la misère. La neige couvrait le sol ; d'instinct, les pauvres petites bêtes se tenaient tout au fond du hangar, cherchant quelque grain dans le tas de saletés cent fois retournées déjà par elles.

Dans la mesure, c'était le même laisser aller ; une singulière tristesse planait dans ces places nues, où l'on ne voyait aucun crucifix, aucune image pieuse ou naïve.

A la cuisine, un vieux poêle rouillé dont les tuyaux s'effritaient, laissant passer la fumée, les étincelles, lorsque tourbillonnait la bise qui semblait toujours hurler dans cette demeure ; un bahut, auquel la porte ne tenait plus que par un gond plié ; trois chaises aux pieds branlants, une petite table crasseuse, dont un coin était tout tailladé par le couperet du fumeur. Au dessus de la table, pendu à un crochet, un vieux fusil hors d'usage.

Dans la place attenante, chambre à coucher, un vieux lit de bois, une paille sale et dure, sans draps de lit, une couverture de cheval toute déchirée ; à quelques clous au mur, des vêtements pleins de boue ou de poussière.

La troisième place, ce qu'on appelle le bas-côté, devait avoir servi de cuisine d'été : mais ses murs, à l'époque dont nous parlons, étaient crevés, le toit effondré.

C'était l'image de l'imprévoyance coupable, du désordre le plus absolu, peut-être d'un bourrelement insurmontable.

Au coin du feu, un homme sombre et rêveur est assis. Quel est son âge ? — Ses cheveux sont presque blancs, mais son visage est celui d'un homme dans toute sa force.

Une barbe en broussaille lui couvre la figure ; des rides précoces creusent son front ; son regard, d'une fixité étrange, est empreint ou d'une douleur que rien ne peut apaiser... ou d'un remords terrible !

Aucun habitant ne franchit le seuil de cette demeure : ceux qui passent devant, murmurent des choses incompréhensibles ; on distingue les mots de traître, de Judas, dans les imprécations que profèrent les vieux ; mais on ne sait rien de certain, il n'y a que des on-dit, de vagues rumeurs.

M. l'abbé Chartier, le digne curé de Saint-Benoît en 1837, avait dû quitter le village à cause de ses sympathies peu cachées pour ses compatriotes. Presque tout ce qu'on est convenu d'appeler le bas clergé était, cela se conçoit, en faveur des pauvres charrues croyant en Dieu, risquant leurs vies et leurs biens pour ces deux principes sacrés : l'autel, le foyer, contenant tous les autres : droits religieux, droits civils, avec, au premier rang, le droit de parler la langue maternelle.

Réfugié aux États-Unis, le vénérable prêtre avait été apprécié tout de suite ; il y fut successivement

(1) Nous avons changé les noms des rangs et donné un nom fictif au personnage de notre récit.

curé, puis supérieur du Séminaire de Vincennes. En 1845, nous le trouvons curé de Saint-Grégoire-le-Grand, au comté d'Iberville, à huit lieues environ au Sud-Est de Montréal.

On comprend son désir de revoir son cher Saint-Benoît. Ce fut alors qu'il apprit, de son successeur, les bruits répandus sur le malheureux de la Côte Saint-Jean. Connaissant cet individu qui lui avait causé sa plus grande douleur à Saint-Benoît, et n'écoulant que son cœur d'apôtre, il résolut de le voir, de tenter un dernier et suprême effort.

Peut-être, à son ancien curé, le misérable voudrait-il avouer ?... Tant de charité n'obtiendrait-elle aucun résultat ?

M. Chartier, devant ces ruines animées, se sent l'âme étreinte de poignante angoisse. Il se rappelle l'aspect heureux de cette propriété quelques années auparavant ; il revoit la mère du traître cultivant ses fleurs dans les parterres symétriquement disposés du pied de la galerie jusqu'à la clôture toute coquette bordant la route... tout cela n'existe plus ! Sous la neige, on devine la terre lasse, ayant laissé s'épancher les surélévations constituant les corbeilles ; les tiges desséchées des chardons, de l'herbe Saint-Jean, percent seules la couche immaculée, comme de grandes larmes heurtées sur une blanche hermine.

Il pénètre dans l'infest taudis, saluant de paroles émues l'habitant affaissé, qui semble presque ne pas le voir. Il lui rappelle les temps anciens, il lui parle des amis disparus. Pas un reproche sur ses lèvres : sa présence paraît pourtant mettre mal à l'aise notre homme qui ne dit rien, ne desserre pas les dents.

Il faut qu'il trouve l'endroit sensible de ce cœur pétrifié, il veut savoir la cause de ce remords farouche.

— Dis-moi, Louia, pourquoi ne veux-tu pas te confesser ! Tu serais si heureux, après ! Quel que soit ton crime, il y a rémission.

— Je vous ai dit, M. le Curé, que c'est inutile de me tracasser avec ça. Vous dites que toute faute peut être pardonnée : qu'en savez-vous ?

— Malheureux ! ne te rappelles-tu plus ton catéchisme ? Ne sais-tu plus un mot de la Passion de Notre-Seigneur ? N'a-t-il pas pardonné au larron repentant ?

— Oui, vous dites tout cela, le catéchisme l'enseigne : mais ce qui me ronge là (il se frappe violemment la poitrine), cela ne peut s'effacer, rien ne peut me l'ôter de là !...

— Je ne sais pourquoi tu refuses de me dire ce que tu souffres ; demain, c'est Noël, le temps où, il y a quelques années, tu venais avec joie te mettre en règle avec ta conscience, où tu t'approchais avec bonheur de la Table Sainte.

— Depuis l'année néfaste qui vit la ruine de notre malheureux village, tes allures ont subitement changé. On chuchote tout bas des choses que ta manière d'agir justifie, quoi que ton curé ait fait pour en détruire l'effet. A moi, ton ancien curé, ton vieil ami, au confessionnal, tu peux tout dire ; Dieu ne rejette jamais un pécheur, si coupable qu'il soit.

— M. le curé, vous me faites mal, et c'est bien inutilement. Je me confesserais dix, vingt, cent fois, vous ne m'ôteriez pas ce qui me brûle la poitrine !

— Qu'en sais-tu, mon pauvre ami ? Est-ce que Notre-Seigneur n'aurait pas pardonné même à Judas ?

— Eh ! bien, monsieur le curé, lui a-t-il pardonné ? Non, n'est-ce pas ?... A moi non plus, il ne peut pardonner, il ne pardonnera jamais, vous dis-je !...

Des larmes, des larmes de sang, de rage, d'impuissance tout à la fois, tombent sur ce visage noirci : quelles souffrances souffre donc cet être ?

Le curé, ému jusqu'au fond de l'âme, lui prend la main : cette main est glacée. Tentant un dernier argument il lui dit :

— Tu aimais ta mère, pauvre Louis ; avec elle, la soutenant même, tu venais communier aux quatre fêtes avec les amis : n'aimes-tu plus ta mère ? Et si tu venais à mourir, as-tu la volonté d'être séparé d'elle pour l'éternité, d'ajouter à ton désespoir cette suprême désespérance ?...

— Tenez, vous me torturez !...

— Voulez-vous que je vous dise ?... Car je ne veux

pas me confesser... non, non ! je ne me confesserai pas !... jamais !...

Le malheureux est en proie à une grande excitation ; les yeux fixés dans le vide, il paraît rempli de terreur, comme si des images sanglantes défilaient devant lui. Une sueur moite lui mouille le front.

—Vous croyez que j'accompagnais avec plaisir ma mère à l'église ?—Il n'en était rien.—J'avais fait la connaissance de personnes imbues d'idées contraires à celles qu'on nous enseigne à l'école et au catéchisme.

“ Ces gens étaient nomades : ils avaient travaillé une saison pour le compte de M. Damien Masson ; on ne les revit plus. Sans doute, ils étaient étrangers ; leur langage différait du nôtre, ajoutant un charme de plus à ce qu'ils disaient : et ce qu'ils disaient flattait si bien mes penchants !

“ Je ne voyais plus dans le prêtre qu'un homme intrigant, rapace. Les cérémonies de la Religion me semblèrent des superstitions : mais je devais dissimuler à cause des habitants attachés encore à ces pratiques, à cause de ma mère qui ne m'eût point pardonné.

“ Je devins hypocrite ; lançant cependant, quand je le pouvais, un mot contre ces momeries. Quand ma mère mourut, je cessai d'aller à l'église.

“ Vint l'insurrection. Quand je vis l'épiscopat déclarer œuvre mauvaise cette insurrection, et frapper ceux qui en faisaient partie, alors que je les croyais dignes de vénération parce qu'ils combattaient pour leur Foi, pour leurs droits, et que vous-même sympathisiez avec eux, je me permis de juger les évêques, je me sentis confirmé dans ma nouvelle manière de voir : car je tirai cette conclusion de leur mode d'action, qu'ils se prosternaient devant la raison du plus fort.

“ Tout ce que je viens de vous dire, Monsieur le curé, n'est que le prélude : vous allez voir, si je puis me confesser, si je puis espérer mon pardon ! ”

Le misérable s'arrêta ; il avait la gorge sèche, les mots se heurtaient, il devenait haletant. Il dut boire une gorgée d'eau.

*J. P. Ricard*

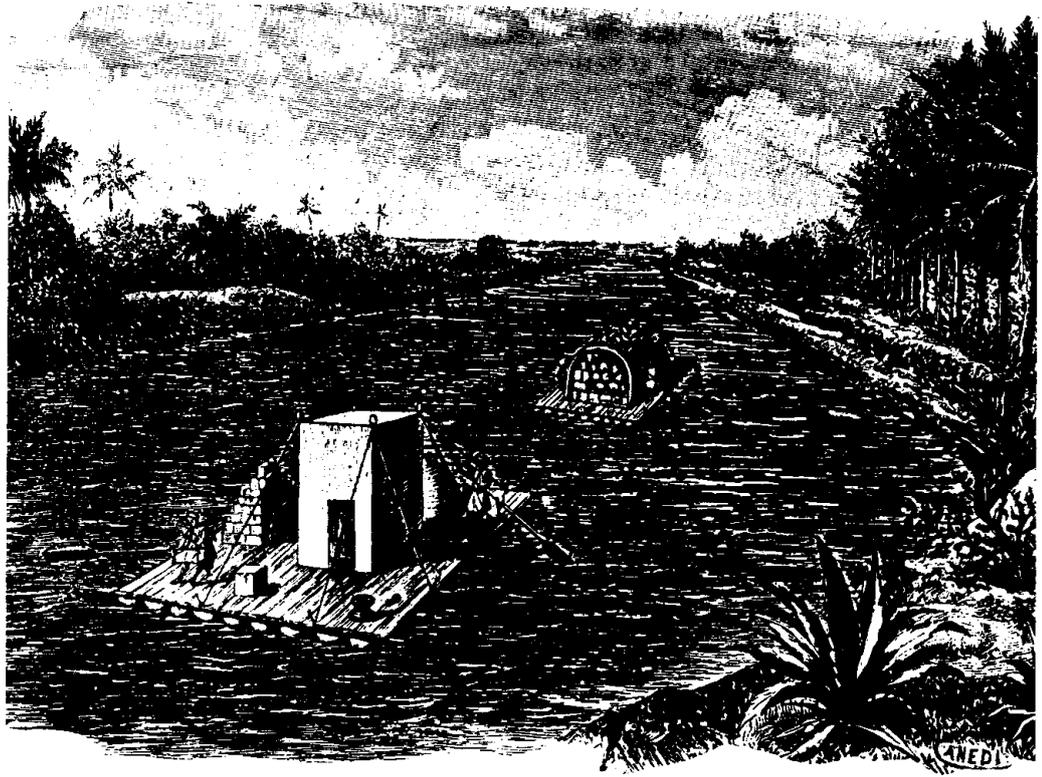
(A suivre)

Si vous voulez connaître le prix de l'argent, cherchez à en emprunter.—FRANKLIN.

Celui-là est riche qui reçoit plus qu'il ne consomme ; celui-là est pauvre dont la dépense excède le gain.—LA BRUYÈRE.



TURQUIE D'ASIE.—VUE D'UNE CORBEILLE RONDE OU *coffa*, ENDUITE DE BITUME ET SERVANT DE BATEAU SUR LE TIGRE ET L'EUPHRATE.—Page 501, col. 2.



TURQUIE D'ASIE.—VUE D'UN *kellek* DE VOYAGEURS ET D'UN *kellek* DE MARCHANDISES.—Page 501, col. 2.

### SUR LE TIGRE ET L'EUPHRATE

(Voir gravure)

Nous extrayons, d'une très intéressante lettre du R. P. Marie-Joseph du Sacré-Coeur, Carme-Déchaussé, missionnaire à Bagdad (Turquie d'Asie), les deux gravures de la *Coffa* ou corbeille ronde, enduite de bitume et servant de bateau sur le Tigre et l'Euphrate, et du *Kellek* ; un *Kellek* de voyageurs, et un de marchandises, avec la description suivante qu'en donne le Père Marie-Joseph aux *Missions Catholiques*, de Lyon :

D'étranges embarcations sont en usage sur le Tigre et l'Euphrate. Ce ne sont pas des bateaux, mais simplement des corbeilles rondes ou *coffa*, tressées avec les branches flexibles du grenadier, puis enduites de bitume à l'intérieur et à l'extérieur ; elles ont 3 verges de diamètre sur 2½ pieds de profondeur ; mais il en est de beaucoup plus grandes. Le batelier rame à droite, puis à gauche, successivement, pour les faire avancer, autant qu'il se peut, en ligne droite. Ces *coffa* diffèrent peu des paniers ronds, en cuir, que vit Hé-

rodote sur l'Euphrate. Ces procédés primitifs s'expliquent par l'absence de forêts dans la Basse-Mésopotamie et par la rareté du bois sur les montagnes d'Arménie et le Taurus. Le bois de palmier est impropre à ces usages. Le bois de construction et celui de menuiserie sont importés de fort loin à Bagdad ; actuellement, il vient de l'Inde, par les bateaux à vapeur. Les grandes barques de transport faisant défaut, les voyageurs et les marchandises descendent le cours supérieur du Tigre et viennent de la haute Mésopotamie à Bagdad, sur des radeaux appelés *kellek* : ce sont de longues poutres, solidement reliées entre elles par des cordes et soutenues sur l'eau par des outres en peau de mouton gonflées d'air. Arrivés à Bagdad, ces radeaux sont dépecés ; le bois et les outres sont mis en vente et les bateliers s'en retournent par la voie de terre.

### LE JEUNE AGE

L'homme vieillit. Mais il conserve toujours le souvenir de sa jeunesse. S'il s'éloigne du foyer paternel, ces souvenirs du vieux hameau où il a passé son enfance, de ses jeunes amis d'autrefois, de son clocher et de son village, viendront tour à tour dans ses moments de rêverie lui faire jeter un regard d'ennui sur ce temps qui s'enfuit, et qu'il ne reverra plus.

Si sa jeunesse a été belle, s'est passée chrétiennement dans la vertu et le devoir ; si elle n'a pas été empoisonnée par le vice et ne lui rappelle pas la dure captivité des liens des passions : comme une douce lumière, elle illuminera encore les jours de sa vieillesse. Ces moments d'autrefois lui paraîtront alors heureux. Heureux il sera, de les rappeler à son esprit. Encore plus, s'il a toujours été fidèle aux principes qu'il a puisés au sein de sa famille. Il sera connu comme cet arbre auquel David compare l'homme resté juste, qui conserve toujours sa verdure et sa beauté.

Fils du laboureur, qui a grandi au milieu de tout ce que la nature déploie de beau à l'œil de l'homme ; enfant du pieux paysan, qui a appris dès l'enfance à aimer Dieu et tes parents : tu as le bonheur dans ta jeunesse. La prairie émaillée de fleurs, le ruisseau limpide, le ciel pur, le chant mélodieux de l'oiseau, les plaisirs enfantins ; tout cela rappelle l'innocence et les doux plaisirs. C'est le souvenir qui t'apporte une leçon salutaire, t'invitant à conserver toujours ta candeur et ton innocence d'autrefois. Le jeune homme désire vieillir. Avec la vieillesse, la peine, l'embarras, l'inauffiance ! avec la vieillesse, les difficultés, le dévouement, le sacrifice—puis la mort.

X. GODARDIN.

## IDÉAL

A l'Idéal ouvre ton âme  
Mets dans ton cœur beaucoup de ciel,  
Aime une nue, aime une femme,  
Mais aime ! — c'est l'essentiel ! —

T. GAUTHIER.

Quand j'idolâtrais la beauté d'une femme,  
Je rêvais d'une brune avec des yeux de flamme,  
Un front me laissant voir ses intimes pensées,  
Des lèvres qui sauraient prodiguer des baisers...

Je concevais une âme, une sœur à la mienne,  
Dont la pieuse ardeur dans la foi me soutenait,  
Une âme pour chanter — duo religieux —  
Tous deux, à genoux, sous le regard des cieux !

Mais je voulais surtout, pour calmer ma souffrance,  
Un cœur ayant souffert pour parler d'espérance,  
Mais qui saurait m'aimer même avec mes malheurs,  
Et que je chérirais plus il eût de douleurs.

## ENVOI

Un soir que je songeais, sentant mon cœur bien vide,  
En un rêve j'ai vu votre regard timide :  
Sous votre paupière une larme perlait...

J'ai pensé que ce pleur doucement m'appelait !

C'est depuis ce soir-là que mon pauvre cœur vide,  
Enfant, a deviné, malgré votre air timide,  
Que votre seul amour pourrait bien le remplir :  
Vous êtes l'Idéal que je voulais chérir...



## LA PETITE VENDEUSE

(NOUVELLE)

Au coin d'une de nos principales rues, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, tenait une pile énorme de journaux sous le bras et criait, d'une voix que la bise cruelle affaiblissait :

— *La Presse ! La Patrie ! Le Monde Illustré !*

Elle tremblait, la pauvre, sous la rafale qui, depuis le matin, n'avait cessé de souffler avec rage. Ses dents claquaient : elle se serrait contre elle-même pour empêcher le vent de traverser ses vêtements tombant de vétusté.

Et toujours elle criait, présentant aux passants un journal qu'elle retenait péniblement entre ses doigts rougis par le froid :

— *La Presse ! La Patrie ! Le Monde Illustré !*

Mais les passants étaient rares par ce froid terrible, et plus rarement encore on déposait, pour cette feuille de papier, le sou dont elle avait tant besoin pour sa mère veuve et ses six frères en bas-âge.

Elle est blonde, son teint est rose, ses yeux d'azur bordés de longs cils d'or, son nez droit et mince, sa bouche petite, ses dents fines et blanches. Vraiment, elle est belle.

— *La Presse ! La Patrie ! Le Monde Illustré !*

Soudain, elle s'arrête, immobile, ne frappant plus des pieds sur le trottoir, les yeux fixés sur un seul point.

Et, pendant longtemps, elle rêva ainsi, ne sentant pas le vent cruel qui la glaçait, transportée loin de là sur les ailes d'un rêve douloureux.

Elle se reportait au temps où elle vivait heureuse, à l'époque éloignée de sa première jeunesse ; jusqu'à ce jour où la misère, l'affreuse misère, était venue heurter rudement à sa porte. Oui, elle, la gentille fillette aux yeux d'azur, que ses pratiques avaient surnommée *La Petite Vendreuse*, avait goûté le bonheur ; ses doigts effilés avaient bien souvent touché les notes d'ivoire du piano ; ses oreilles avaient entendu plus d'une parole d'amour ; son cœur avait tressailli plus d'une fois à l'aveu tendre, mais mensonger, de certains adorateurs.

Un seul lui serait resté fidèle si elle ne l'eût repoussé

brutalement en un jour de folie. Il s'appelait Raoul.

A son souvenir maintenant elle versait des larmes. Son cœur se serrait à la pensée qu'aujourd'hui une autre femme possédait peut-être celui du jeune homme.

Oh ! si elle pouvait le voir, ne fût-ce que de loin !... s'il lui était permis de connaître les sentiments les plus cachés de Raoul à son égard !... Mais elle n'espérait plus, la mignonne, car jamais il ne reviendrait à elle, jamais il ne l'aimerait plus !...

Si elle avait pu comprendre la vie et connaître l'avenir, comme elle l'aurait toujours aimé !... Hélas ! pour des adorateurs, pour d'autres plus riches, plus instruits, elle l'avait repoussé, elle en avait ri avec les infâmes, les lâches qui avaient fui devant son malheur et qu'elle détestait maintenant. Avec quel plaisir cruel elle avait froissé ses lettres toutes de tristesse, de peine, de douleur infinie ! Avec quel dédain elle les avait livrées à la flamme du foyer !... Par malheur, elle n'avait pas joui longtemps de sa folie, de la dureté de son cœur à l'égard du jeune homme.

Au bout de quelques mois son père se trouva ruiné sans espoir de rétablir sa fortune. Tout avait été sacrifié pour payer les dettes : et du jour au lendemain elle et ses parents s'étaient trouvés dans la rue, son père découragé était mort peu de temps après sa ruine.

Alors avait commencé pour elle une vie de souffrances, de souffrances physiques et morales à la fois. Souffrances plus cruelles encore dont souffrait son cœur par l'amour que l'infortune avait fait naître dans son âme pour Raoul.

Tout à coup elle releva la tête et tressaillit violemment.

Raoul, celui qu'elle pleurait, celui pour qui battait tant son cœur, était là, devant elle !...

Un cri, aussitôt étouffé, faillit s'échapper de sa poitrine.

Depuis quelques instants il se trouvait là, lui aussi, rêvant, comme elle, à son passé.

C'est Yvonne ? dit-il dès qu'il l'eût reconnue, oh ! oui, c'est bien elle que je retrouve dans ce triste état ! Mon Dieu ! serait-ce un châtement que vous lui auriez envoyé pour la punir de son orgueil ?... Me reconnaîtra-t-elle ? Hélas ! j'ai tellement changé aussi ! Tant de larmes versées pour elle m'ont si précocement vieilli !... Si elle le voulait, je pourrais encore, malgré tout... quoique je ne devrais pas... oui je serais prêt de lui ouvrir et mes bras et mon cœur ! Mais le voudra-t-elle ? Malgré sa misère voudra-t-elle de moi maintenant ?

Il l'examinait attendri... Il la trouvait plus belle, l'aimant encore plus que du temps de son premier amour, à l'époque où son cœur avait tressailli près d'elle.

Elle n'avait pas changé depuis trois ans.

Elle était toujours aussi jolie, toujours aussi mignonne qu'au jour où il l'avait connue.

Et en cet instant, quoiqu'il avait juré de ne plus l'aimer, il sentait son cœur s'ouvrir de nouveau à l'amour pour cette tendre fillette qui avait brisé sa jeunesse à l'âge des rêves enchanteurs, sur le seuil de ses vingt ans !

Leurs regards se croisèrent : ceux de la jeune fille se voilèrent les premiers.

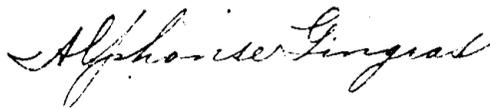
Lui, alors, très bas, comme en un souffle, ne cessant de l'envelopper de son regard rempli de tendresse, murmura :

— Yvonne !...

Elle releva la tête ; sur ses lèvres errait un sourire de tristesse entremêlé de bonheur.

— Raoul... fais que ce passé soit oublié... car depuis longtemps va ! je t'aime !...

— Et moi, dit-il, souriant à son tour, je te chéris plus que jadis !



C'est être vraiment femme que de préférer au calme absolu d'un cœur sans amour, la mélancolique douceur d'un regret. — ELIZABETH B.

## NOS GRAVURES

SIR OLIVIER MOWAT

C'est bien le vétéran des luttes dans Ontario ! Homme de grand tact, d'une prudence consommée, Sir O. Mowat est parvenu à contenir le fanatisme de sa province, et, en somme, à faire rendre justice depuis longues années et jusqu'ici à la minorité canadienne-française catholique de l'Ontario.

Longtemps premier ministre du Haut-Canada, sa modération y a obtenu des résultats appréciables pour nos frères : on ne doit jamais se laisser aller à l'esprit de parti, dès qu'il s'agit de reconnaître le bien opéré par des hommes d'Etat.

Lorsque Sir W. Laurier prit le pouvoir en 1896, il choisit Sir O. Mowat pour lui confier le portefeuille le plus redoutable : celui de la Justice.

Enfin, pour couronner sa carrière, Sir O. Mowat se voit appelé au plus haut poste de la province, celui de représentant de la Royauté : il vient d'être nommé lieutenant-gouverneur d'Ontario.

Son dernier acte comme ministre de la Justice fut un acte de clémence : notre confrère, M. W.-A. Grenier, en apprécie toute l'importance.

M. L'ABBÉ COLIN

Les conférences si intéressantes, si instructives, si savantes, de l'Université catholique de Montréal, ont été inaugurées par un discours magistral de M. l'abbé Colin, Supérieur de Saint-Sulpice : ce discours roulait sur le journalisme.

M. l'abbé Colin est connu par son talent oratoire. Quoique l'âge s'appesantisse sur sa tête, il est plein de cette fougue qui distingue les orateurs sacrés de France et les rend entraînants, persuasifs, ou terrifiants suivant les sujets qu'ils traitent.

Sans vouloir cacher nos préférences pour les Pères Jésuites, ces savants parmi les savants avec les Bénédictins, et les brillants fils de Saint-Dominique, nous aimons à rendre hommage aux qualités de qui que ce soit.

LE T. RÉVÉREND PÈRE RENÉ, S. J.

Nous devons à la gracieuse bienveillance du Père Quarré, S. J., les notes suivantes sur le Très Révérend Père René, S. J., Préfet Apostolique de l'Alaska.

Le Très Révérend Père René naquit en 1841 en Anjou, ce pays de race forte et de robustes croyances, qui se distingua si fort durant la grande Révolution par sa fidélité au malheureux roi-martyr Louis XVI, alors que mon aïeul, à l'Est de la France, soutenait par son immense fortune les derniers cinquante mille hommes de troupes fidèles lors de la fuite du roi et de sa capture à Varennes (France).

Le Père René prit ses grades à l'Université de France en 1860, entra à la Compagnie de Jésus en 1862, devint professeur au célèbre collège de la rue de Vaugirard, à Paris, où il demeura jusqu'au siège de cette ville par les Prussiens.

A cette époque, il alla au Mans (Sarthe), où il demeura quatre ans.

Il fit ses études théologiques en Angleterre où il passa quatre ans, y conquérant tous ses grades.

Il devint préfet des études à Brest (Finistère), et le fut jusqu'aux fameux décrets de Jules Ferry, en 1890, par lesquels décrets l'Ordre des Jésuites fut dissous, les Pères dispersés.

Il alla fonder l'école apostolique de Mungret près Limerick (Irlande), n'ayant alors qu'un vieux bâtiment dont la bâtisse était une ruine : aujourd'hui, une magnifique construction remplace la pauvre ferme. Le Père René y resta huit ans.

En 1890, il fut nommé Supérieur des Missions des Montagnes Rocheuses, au milieu des tribus sauvages, la plupart absolument inconnues aujourd'hui, si ce n'est de ces hardis missionnaires. Il y a trois ans, il partait pour l'Alaska, où le Très Révérend Père Tozio était Préfet Apostolique jusqu'à cette année où, pour graves raisons de santé, ce Père dut donner sa démission. Il fut aussitôt remplacé, comme Préfet Apostolique, par le Très Révérend Père René.

Le Très Rév. P. René va en Europe pour différentes raisons ; il démontrera, entre autres choses, que l'Alaska peut être cultivé, qu'on peut s'y livrer à l'élevage du bétail ; — à Rome, pour les soins spirituels de son immense Préfecture ; tellement immense, qu'elle forme un monde ! Non seulement il a l'Alaska tel que les Russes l'ont cédé aux Américains : mais encore, il a sous sa juridiction toutes les îles de l'Océan Pacifique jusqu'au Japon ; tandis que son territoire s'étend au Nord jusqu'à la Sibérie.

Le Très Rév. P. René connaît fort bien l'Alaska ; il dit qu'il n'existe qu'une seule carte exacte de ce que les blancs connaissent : c'est celle de notre compatriote, M. François Mercier.

## EXERCICES D'UN AÏSSAOUA

L'Aïssaoua est une sorte de jongleur, un sorcier en Tunisie, comme le Chamane dans l'Alaska est le sorcier des pauvres Indiens de ce pays sauvage.

L'Aïssaoua prélude à ses jongleries par des contorsions au son du tambour et du tambourin ; il se met dans un état impossible de surexcitation par des danses, des mouvements désordonnés, tenant en suspens les Arabes avides de ce spectacle. Arrivé au paroxysme de ses frénésies, il saisit des vipères, des serpents vénimeux auxquels il a enlevé (chez lui) les vésicules des dents empoisonnées, introduit ces serpents dans son gosier et les retire ensuite.

Cette opération est très facile : tout le monde sait qu'on peut s'introduire des bâtons, épées, couteaux ne coupant pas bien entendu, et autres objets dans la gorge ; il suffit de s'exercer quelques jours de suite.

FIRMIN PICARD.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

Dr J.-N. L., Saint-Henri. — Reçu la belle rectification.

Séverin B., Saint-Laurent. — Vous pardonnerez quelques retouches destinées à faire disparaître des hiatus ? Aussitôt que nous le pourrons, nous publierons.

Léonidas T., Québec. — Non, nous ne vous repoussons pas : nous ne pourrions user de ce moyen. Lisez surtout l'Art Poétique de Boileau. Étudiez bien la grammaire : car il faut savoir écrire correctement, pour passer ensuite à la poésie.

Amabilis. — Est prié, s'il veut être bien amable, de donner son nom et son adresse, suivant les règles que nous avons tant répétées.

Mlle Bona. — Vous avez écrit de jolies pensées mais il faut étudier les règles de la poésie ! Il ne suffit pas de mettre douze ou quatorze syllabes et les mots rimant autant que possible : il faut que les rimes soient alternées, etc. Lisez Boileau surtout l'Art Poétique et nos poètes.

J.-Wifrid P., Montréal. — On reconnaît, à leur cœur nos charmants étudiants. Nous publierons.

Silvio. — Nous publierons. Lisez les bons poètes, perfectionnez-vous.

J. B. H. B., Saint-Jérôme. — Bientôt, cher collaborateur ! Nous sommes surchargés.

Aristide T., Joliette. — Oui, certes, c'est la sympathie qui m'a poussé à vous faire la demande en question. Mais j'avais à vous dire de la part de plusieurs connaisseurs : Bravo, et continuez ! Envoyez-nous ce que vous jugerez.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception d'un livre que nous avons vu, portant le titre de Wagner, par le comte de Chambrun, si dévoué aux œuvres sociales, bienfaiteur des ouvriers à Paris. Nos remerciements à l'auteur.

Nous accusons réception, à M. Nérée Beauchemin, de son gracieux bouquet de fleurs.

L'une de nos brillantes plumes en rend compte dans des termes si exquis, que nous n'oserions rien dire après lui, si ce n'est, à l'auteur et au critique : Toutes

nos plus chaleureuses, nos plus sincères félicitations !

Mais qui donc disait la province de Québec si arriérée ? que ceux-la lisent nos jeunes écrivains : après quoi, nous verrons !

Le Monde Moderne, 5, rue Saint-Benoît, Paris, paraît par superbes livraisons mensuelles de cent cinquante pages, contenant des illustrations magnifiques. Décembre achève sa troisième année : ce sont trois années de succès. En général, les articles de cette revue peuvent être mis entre toutes les mains : nous ne disons pas tous. Pour l'amateur de belle littérature, de sciences et d'art, c'est un régal. Quelle suave petite nouvelle dans le numéro de novembre, que *Le Retour*, de René Bazin. On en est tout attendri, on se sent meilleur après l'avoir lue. Voilà des lectures qui ne forment pas des assassins ! Le prix de l'abonnement est de \$4.40 par an.

Nous avons sous les yeux un magnifique almanach pour 1898, dont le titre rouge et or est du plus bel effet.

The Catholic Almanac of Ontario, publié par les Révérendes Sœurs du Précieux Sang de Toronto, forme une brochure de 88 pages de texte sur deux colonnes, en un format in-8 permettant aisément de le porter sur soi. Il donne la liste des prêtres et du clergé d'Ontario ; un joli calendrier ; des articles fort bien écrits, comme : *Devoured by Wolves*, récit canadien ; *A visit to Sainte Anne de Beaupré* ; *The Kalevala (Land of heroes)* de F.-R. Hayward, etc., etc.

Des gravures superbes rehaussent le texte. Cet almanach ne coûte que 25 cents. S'adresser : "The Sisters of the Precious Blood, Toronto, Ont.

Le Rachat d'une âme, par M. Louis Enault. — 1 vol. in-16, broché, 3 fr. 50 (Hachette et Cie), 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, (France).

Voici un livre qui sera lu et discuté. Le titre nous annonce un roman : mais ce roman n'est pas une de ces simples histoires d'amour, auxquelles l'auteur se complait et qu'il excelle à raconter. C'est une thèse dans laquelle sont exposées les plus hautes questions de morale religieuse, débattues depuis des siècles, entre ceux qui soutiennent l'antique doctrine de la solidarité des races, et de l'expiation nécessaire frappant les familles coupables jusque sur la tête des innocents, et ceux qui n'admettent que la responsabilité personnelle, sans jamais appliquer la peine à ceux qui n'ont pas péché.

De cette thèse, un peu sévère, l'auteur a fait un drame intime et palpitant, dont les acteurs ne cessent pas un seul instant d'obtenir les plus vives sympathies du lecteur. C'est que les figures de femmes qui se mêlent à l'action tragique, tracées d'une main délicate, sont les dignes sœurs des héroïnes dont LOUIS ENAULT, depuis de longues années déjà, peuple sa galerie de portraits. Les indiscrets ont prétendu que le *Rachat d'une âme* était une histoire vraie, dont les personnages ont figuré dans de récents débats judiciaires. Nous n'en voulons rien savoir. Tel qu'il est, le roman nous suffit, et il n'est pas besoin de clef pour l'ouvrir.

## LE DERNIER DESIR

C'était un soir de novembre. Le vent, comme une plainte funèbre, gémissait au dehors.

Au ciel pas une étoile ; seulement les nuages qui roulent et tourbillonnent, en cédant au contact irrésistible de l'aquilon déchaîné dans l'espace.

\* \* \*

A l'angle de la rue, au troisième étage d'une maison d'apparence somptueuse, une pâle lueur perce à travers les vitres d'une fenêtre : c'est le reflet d'une petite lampe qui veille.

Depuis trois mois déjà, elle s'allume le soir et ne s'éteint qu'au jour, tenant ainsi compagnie à l'enfant qui souffre, à la mère qui pleure...

Doucement, pénétrons dans la chambre où l'on

aperçoit cette lumière. Etendue sur son lit de souffrances, plus blanche que l'oreiller sur lequel sa tête blonde repose, une jeune fille s'éteint lentement, mais sûrement, de cette maladie terrible et qui ne pardonne pas : la consommation ! Elle ne se plaint, ni ne pleure. Souriante et rassurée, elle attend la mort.

Le médecin, à l'interrogatoire de la mère, avait penché la tête, en disant : "Quand les feuilles se détacheront des arbres, la pauvre enfant prendra son essor vers le ciel..." et les arbres étaient nus.

Rénée — c'est son nom — est calme. Sa vie sainte et pure ne lui laisse aucun regret.

Dans cette jeune âme de dix-huit printemps, le souffle empoisonné des passions n'a jamais pénétré ! Elle n'a connu, pour ainsi dire, que le foyer paternel et la maison sainte du pensionnat !..

Debout, les mains jointes, les yeux en larmes, la pauvre mère est là au chevet de la moribonde. Ah ! que son cœur est plein de tristesse et d'alarmes ! Rénée ! sa chère Rénée !.. elle n'a que sa fille au monde ! que sa fille, pour la consoler dans sa vieillesse... et l'enfant va mourir !..

Qui pourra dépeindre les angoisses de son âme en ce moment ?.. Comme autrefois la Vierge sur le Calvaire, elle accepte son sacrifice, car elle est chrétienne. Mais comme elle souffre !..

Tout à coup, la malade a essayé de se lever, les bras tendus vers sa mère ; ses yeux ont désigné l'entrée de l'appartement.

— Mère, dit-elle, d'une voix qui n'est plus qu'un souffle, je vais mourir, n'est-ce pas ?.. Oh ! ne me cache point la vérité... d'ailleurs, je ne crains rien, vois, je souris. Avant que je parte pour le ciel, dis-moi, veux-tu me faire plaisir une dernière fois ?

— Oh ! chère enfant, que veux-tu ?.. Je ne puis rien te refuser...

Un pâle sourire effleure les lèvres de la malade.

— Alors, appelle Nina ; tu ne sais pas sans doute, eh bien ! puis elle ajouta plus bas : Je veux descendre au salon pour la dernière fois, je veux exécuter, sur mon piano chéri, mes auteurs préférés !

A ces derniers mots, la mère a pris dans ses mains celles de la malade.

— Chère ange, y penses-tu ? à cette heure où tu peux à peine parler !..

— Ah ! mère, je serais si heureuse ! mon piano, cher compagnon, je te dirai si tôt adieu !

Une larme roula sur la joue de l'enfant et vint tomber sur les mains amaigries de la mère.

— Elle le veut ! pensa cette dernière.

\* \* \*

Nina assise sur un divan, attendait les ordres de sa maîtresse ; celle-ci eut à peine prononcé son nom, qu'elle accourut.

Avec mille précautions, la mère et Nina parvinrent à descendre la malade dans ce vaste salon si triste, si triste depuis la maladie de Rénée.

Celle-ci, toujours soutenue par Nina, se place au piano. Ses doigts fiévreux et amaigris se posent sur le clavier.

Son jeu d'abord incertain, se raffermir peu à peu ; ses joues se colorent faiblement.

Avec un sentiment de virtuose, elle rend cette musique si suave : la dernière composition de Beethoven. Sa mère, près d'elle, contemple en pleurant cette vierge de douleur, cette fleur déjà fanée !..

Graduellement, les sons se font plus doux, les accords meurent tour à tour.

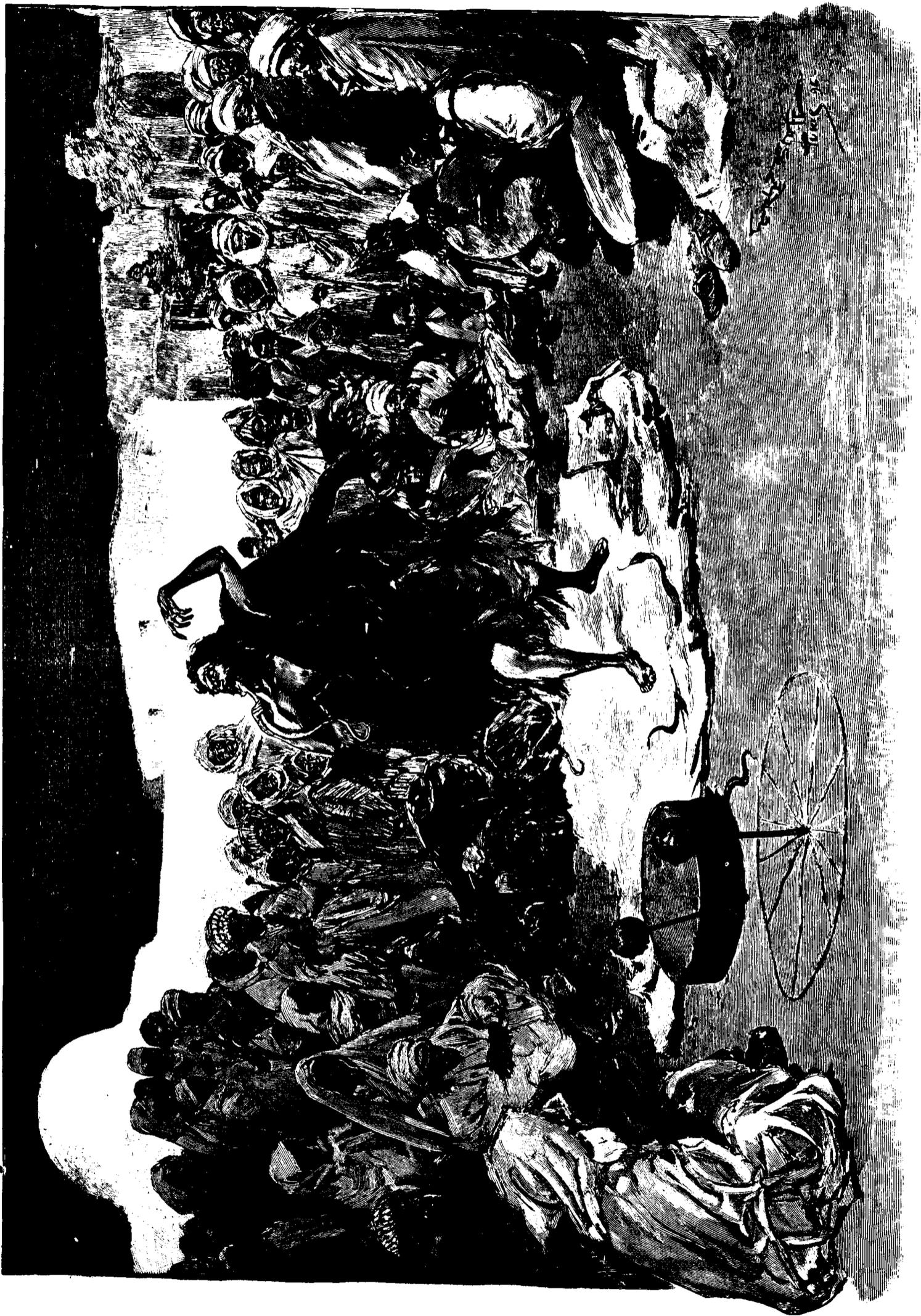
Les traits de Rénée deviennent plus pâles. Ses mains retombent inertes ; elle chancelle... le poids de son corps l'entraîne vers le clavier qui rend un accord brisé, déchirant, semblable à un glas funèbre.

.....  
Au dehors tout est calme ; le vent a cessé de mugir, le ciel scintille de mille feux : car là-haut, on fête l'arrivée d'une âme sainte... l'âme de Rénée.

NINON.

8 Novembre, 1897.

La pauvreté n'est point un vice, mais une grande horreur.



EN TUNISIE. — EXERCICES D'UN AISSAOUA



Mlle Jeanne Chauvin (France)



Mlle Lydia Poet (Italie)



Mlle Anna Akesson (Finlande)



Mme Signé Silen (Finlande)



Mlle Nanna Berg (Danemark)



Mlle Elsa Eschelsson (Suède)



Mlle Katrine Dahl (Norvège)



Miss Letitia Walkington (Irlande)



Miss Cornelia Sorabji (Inde)



Mlle Sarmisa Bilcesco (Roumanie)



Mme E. Kempin-Spyri (Suisse)



Mme Anita Augspurg (Allemagne)



Mlle Marie Popelin (Belgique)



Miss Clara Brett-Martin (Canada)



Miss Florence Cronise (Etats-Unis)



Mrs Lutes (Etats-Unis)



Mrs Belva Lockwood (Etats-Unis)



Mrs Shortbridge Foltz (Etats-Unis)



Miss Mary Greene (Etats-Unis)



Mrs Myra Bradwell (Etats-Unis)

A TRAVERS LE MONDE.—LES FEMMES AVOCATS

## HUITAIN

A Mme Alfred Brulé, née Lemieux.

Madame, sous l'azur des cieux.  
Vous étiez bien l'être Lemieux !  
Rarissante... un ange aux doux yeux !  
Mais un jour vasse à votre porte  
Le Charmant Cupidon ailé !...  
Il vous plaît !... Enfin, vous voulez  
L'avoir, mais il vous a Brûlé !  
Voyez ce que cela rapporte !...

JEAN.

## PRO PATRIA !

.. La mort n'est rien ! Vive la tombe !  
Quand le pays en sort vivant.  
(Nouveaux Chants du Soldat.)

Tous ceux qui ont fait partie du 62<sup>e</sup> de ligne dans les années qui ont précédé la malheureuse campagne de 1870 se rappellent sans doute la mère Vanac, la vieille cantinière du troisième bataillon.

Je l'avais rencontrée pour la première fois en Crimée et l'avais ensuite perdue de vue lorsque, huit ans plus tard, au Mexique, je la retrouvai soignant les blessés sur le champ de bataille de San Lorenzo.

Depuis, ayant été moi-même incorporé dans son régiment, je pus faire plus ample connaissance avec elle et surtout avec son fils, un charmant jeune homme, que son esprit sérieux et travailleur mettait bien au-dessus de sa modeste condition.

Aussi qu'elle en était fière de son Henri, la vieille mère Vanac !

Depuis longtemps, elle aurait pu quitter sa sombre cantine enfumée pour aller jouir, au bourg natal, du petit pécule si laborieusement amassé. Cependant elle restait. Ne fallait-il pas payer la pension du "p'tiot" ? Car elle voulait le voir arriver, lui. Il entrerait à Saint-Cyr et, deux ans plus tard, il ferait son apparition au régiment avec les épaulettes d'or. Alors elle se retirerait au village où il viendrait la voir tous les dimanches et, quand elle se rendrait à la messe au bras du jeune officier, tout le monde les regarderait avec envie.

C'est pourquoi, toute souriante à ce doux rêve, la "p'tite Mère" comme l'appelaient les soldats, continuait à débiter du tabac et à verser, dans les quarts des anciens, le rhum payé par les bleus. La vision de son fils lui faisait oublier les fatigues.

Dieu la bénit. Un jour, je la vis arriver chez moi toute bouleversée, toute pâle d'émotion : sans mot dire, elle me tendit une dépêche qu'elle venait de recevoir : son fils venait d'être déclaré admissible aux examens de Saint-Cyr où il se présentait pour la première fois.

Quelques semaines plus tard, la guerre éclatait. La cantinière en reçut d'abord un coup terrible : mais peu à peu, elle en prit son parti, se disant que beaucoup en reviendraient et que pour être exposé, son fils ne serait pas perdu. D'ailleurs ne serait-elle pas là, au régiment, pour veiller sur le jeune homme, l'aider, le soigner au besoin ?

Un décret qui parut bientôt, nommant sous-lieutenants les candidats admissibles récemment à l'École Militaire, contribua beaucoup à adoucir sa douleur et patiemment elle attendit les événements.

Les jours s'écoulaient tristes et sombres, marqués pour la plupart par de grands et irréparables désastres.

Dès le début des hostilités, le 62<sup>e</sup> était entré en ligne ; sur un ordre tardif de Bazaine il avait essayé, de concert avec le 51<sup>e</sup>, de dégager le corps de Frosard aux prises avec l'ennemi à Sarrebruch. Mais, devant le nombre, on avait dû se replier sur Calenbron et de là, après une série de petites escarmouches, sur Rezonville où s'engagea le combat.

Le soir de cette journée mémorable dont, grâce à l'héroïsme de nos soldats, les Prussiens n'auront pas à s'enorgueillir comme d'une victoire, la vieille cantinière errait çà et là, sur le champ jonché de cadavres, cherchant son fils.

Elle l'avait vu quelque temps, le matin, charger à la tête du régiment dont on lui avait confié l'étendard ; puis, il avait disparu à ses regards et, maintenant, lui

et l'étendard manquaient à l'appel. Elle allait lentement, retournant un à un les cadavres, quand soudain elle entend appeler à deux pas d'elle : "Par ici ! maman !" Elle se retourne. O bonheur ! c'est lui ! Il a bien, c'est vrai, une blessure à la jambe qui lui interdit pour le moment tout mouvement, mais avec le temps cela guérira ; il reprendra son service, sera décoré. Et elle veut bander sa blessure, mais lui vivement :

—J'ai le drapeau !... un de leurs infirmiers l'a vu et est allé le leur dire... ils vont venir !... Prends-le... porte-le vite au colonel...

—Mais alors, si tu ne le donnes pas, ils te tueront, les brigands !

—Je le sais, mais c'est mon devoir. Pars, je t'en supplie !...

La vieille cantinière hésita. Elle pourrait, en restant, en livrant le drapeau, sauver son fils, son seul espoir, son seul honneur, mais ce serait perdre d'honneur du régiment, trahir la France. Sa résolution est prise ; elle embrasse une dernière fois son enfant et part pour le camp français.

Dix minutes environ après, elle remettait son précieux dépôt au colonel. Au même moment retentissait le bruit d'une décharge à l'endroit où elle avait laissé son fils, et la mère, incapable de supporter plus longtemps sa douleur, tombait également morte, victime, elle aussi, du devoir ; mais le drapeau était sauvé !

ANDRÉ DUFOUR

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

La presqu'île des Lacs sur la mer Caspienne contient cinq petits lacs. L'un de ces lacs est couvert de cristaux de sel, assez résistants pour pouvoir porter les hommes et les animaux qui le traversent. Un autre de ces lacs, parfaitement rond de forme, est d'une teinte rose magnifique.

Quand Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre succéda à Elisabeth, les habitants d'une petite ville, qui vinrent le féliciter, lui présentèrent une adresse où ils souhaitaient que son règne pût durer autant que le soleil, la lune et les étoiles : "En ce cas, leur répondit-il gaiement, si vos vœux étaient exaucés, mon fils serait obligé de régner à la chandelle."

\* \* \* \*

Une question juridique curieuse a été soulevée dans un tribunal du Tennessee : Savoir s'il est permis à un avocat de répandre des larmes en plaidant la cause de son client, sans que cette manifestation propre à impressionner le jury puisse entraîner la nullité de la sentence. Le juge a décidé que les larmes d'un défenseur étaient un moyen aussi légitime de gagner les jurés que tous les arguments émouvants de son plaidoyer, et ce n'est pas la première fois d'ailleurs qu'un avocat y ait systématiquement recouru. On en cite un de Boston qui se fit une grande réputation par le succès qu'il atteignit dans ce genre d'argumentation.

\* \* \* \*

Les animaux n'ont pas à proprement parler de médecin, j'entends de leur espèce, ce qui n'empêche qu'ils se soignent parfaitement entre eux. Le fait est bien connu de tous ceux qui se sont occupés de l'intelligence de nos frères inférieurs.

Voici un cas cité par le docteur Boens de Charleroi dans le *Mouvement Médical*.

La scène se passe dans un poulailler, où l'on venait de jeter des morceaux de pain ; une poule se précipite sur un morceau, avale et tout à coup bec béant, se met à battre désespérément des ailes. Elle étouffait. A l'instant, le coq s'avance, il jette un coup d'œil oblique dans la gorge en détresse, puis, y plongeant son bec, il extirpe le morceau de pain qui l'obstruait. Un gloussement de satisfaction signale le succès de l'opération et le coq se retira sans réclamer aucun honoraire.

## L'INTELLIGENCE D'UN CANICHE



L'on raconte qu'un propriétaire de journal, qui était mort de faim, s'en allait au ciel accompagné d'un ange que saint Pierre avait envoyé à sa rencontre pour l'escorter.

—Pourrais-je visiter les autres endroits avant d'entrer en paradis ? demanda-t-il à son compagnon.

—Certainement, répondit celui-ci.

Et l'ange le conduisit dans les ténèbres extérieures. Pendant le trajet à travers les sombres lieux, l'ange perdit son journaliste et, après maintes recherches, finit par le découvrir tranquillement assis dans un fauteuil devant une immense fournaise et contemplant avec ivresse un lot de gens de toutes classes qui y flambaient avec force clameurs et contorsions douloureuses. Une pancarte fixée au mur extérieur de la fournaise indiquait qu'elle était réservée aux abonnés qui ne payent pas leur journal.

—Venez, dit l'ange, nous allons maintenant nous rendre au ciel.

—Vous pouvez vous en aller, répondit le journaliste, moi je reste ici ; je ne demande pas de plus douce jouissance que celle-là.

\* \* \* \*

Il y avait une fois quatre mouches que la faim dévorait. La première s'abattit sur un saucisson, qui lui sembla exquis. Mais la pauvre bête mourut d'une inflammation des intestins, car le saucisson avait été falsifié au moyen de l'aniline. La seconde mouche se repêta de farine, et mourut à son tour d'un rétrécissement d'estomac, cette denrée avait été falsifiée par un mélange de spath.—La troisième s'abreuva au pot au lait, mais la malheureuse succomba à d'atroces coliques, la chaux étant entrée dans la falsification de ce breuvage.—“ Mort pour mort puisque mourir il faut ! ” pensa la quatrième mouche, et elle se posa résolument sur un carré de papier destiné aux êtres de son espèce sur lequel était peinte une tête de mort avec cette inscription : “ Poison ? ” Et la mouche but, but, et but encore... et s'en trouva bien, et ne mourut pas comme ses sœurs ; le papier à mouche lui-même avait été falsifié !

\* \* \* \*

M. Barnato, le roi de l'or qui, comme nous l'avons raconté, s'est suicidé, avait appris à lire chez un vieux maître d'école ivrogne—mais assez brave homme, tombé jusqu'en White-Chapel (un des quartiers les plus pauvres de Londres)—qui s'intéressa au gamin juif. Quand Barnato le quitta pour aller tenter la fortune, le maître l'embrassa en pleurant et lui donna sa bénédiction... avec un penny. La bénédiction porta bonheur à Barnato ainsi que la pièce de deux sous. Aussi, lorsqu'il eut fait fortune, se mit-il en quête du brave homme. Celui-ci vivait toujours, plus gueux que Job. Barnato se fit reconnaître et lui dit qu'il allait lui rendre son penny avec les intérêts composés. Il lui donna \$500. A ce moment, Barnato avait 500 millions de fortune.

Le cadeau n'était pas royal.

LE NATIONAL

La Société le National (Jeu de crosse) tient une séance annuelle de ses actionnaires. Cette séance a eu lieu dans la seconde semaine de ce mois, et le rapport qui a été lu accuse un état florissant, grâce au comité de direction dont le dévoué président était le Dr Cypphot. Non seulement le club a pu faire face à ses frais de l'année courante ; mais encore, il est parvenu à combler d'anciens déficit. Aussi, ne craint-il point l'avenir.

Durant cette séance, on procéda à l'élection du Comité de direction, dont voici la composition : Bureau—président, M. Jos. Lamarche ; vice-président, M. W. Meloche ; secrétaire, M. R. Dumouchel ; trésorier, M. V.-A. Pilon.—Conseil—MM. E. Truteau, A. Lefebvre, D. Gagné, Dr O. Duckett et J. Martineau.

C'est notre seule société Canadienne-française de ce genre : nous ne pouvons que la recommander vivement aux amateurs de jeux athlétiques de la ville, ainsi que nous l'avons toujours fait.

CONSEILS PRATIQUES

Conservation des citrons.—On conserve les citrons comme les châtaignes, dans du sable sec.

Nettoyage des gants de peau.—Faire dissoudre à froid dans 100 grammes de lait écrémé, 5 ou 6 grammes de bicarbonate de soude. Tremper dans la composition un morceau de flanelle très propre. Après cette opération on essuie le gant avec une flanelle bien sèche.

Contre le rhume de cerveau.—Voici un remède contre le rhume de cerveau, aussi facile qu'infaillible, à la condition qu'on le pratique dès le premier étternement, ou plutôt dès qu'on éprouve ce petit titillement pituitaire qui fait dire : “ Tiens, je viens de m'enrhumer ! ” Il suffit de priser un peu de sel blanc fin, du sel de table. Au bout d'une minute, pas davantage, plus d'étternement, guérison complète.

Nettoyage des glaces.—Très souvent, pour nettoyer les glaces, les vitrines et les vitres de croisées, la ménagère éprouve des difficultés. La tache, souvent, est comme incrustée dans le verre et, malgré un frottement répété, elle résiste au nettoyage qu'on veut faire. Voici un moyen d'obtenir promptement une propreté parfaite : Prenez de la magnésie calcinée et faites-la délayer dans de la terre de bruyère. Le mélange que vous obtenez ainsi nettoiera parfaitement les surfaces vitrées. Il s'applique comme le blanc d'Espagne, et il a sur ceci l'avantage de ne laisser dans les jointures aucun résidu salissant.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Lorsque *Young Mrs Winthrop* fut présentée, pour la première fois, à New-York, cette pièce fut accueillie par un succès remarquable que tous les critiques enregistrèrent. Avec assez de difficultés, M. W.-E. Phillips a obtenu l'autorisation de l'offrir aux habitués du Théâtre Français, à des prix populaires. *Young Mrs Winthrop* est une peinture fidèle de la vie de famille. Mlle Florence Roberts y tient un rôle digne d'elle et, comme les personnages sont peu nombreux, la direction du Théâtre a pu confier les divers rôles à ses meilleurs artistes.

Les entr'actes sont remplis par Holliday et Ward, comédiens-excentriques, assistés par des artistes de grand mérite.

PARC SOHEER

Les jeux et les amusements s'y succèdent à plaisir. Il y a des sauts périlleux, des trapèzes volantes, des comédies, des clowns à vous faire mourir de rire. Des chants, des exercices chorégraphiques, etc.

NOUVELLES A LA MAIN

M. de Fleurte.—Je suis tout à fait surpris d'apprendre que vous allez vous remarier. Votre premier mari est mort, il y a à peine dix mois.

Mme Paramour.—Bien oui, mais il est aussi mort aujourd'hui qu'il le sera dans deux ans.

\* \*

Le docteur spécialiste, avec colère.—Mais, mon amie, vous avez de la dyspepsie. Il faut mâcher votre nourriture. Pourquoi les dents vous ont-elles été données ?

La malade (avec calme).—On ne me les a pas données, monsieur, je les ai payées.

\* \*

Mme Z... parle sans cesse de son âge, et de sa belle vieillesse.

—J'ai soixante ans, eh bien...

—Eh bien, lui dit son mari, très sèchement, ne vous en vantez pas si fort. Quand on a tant de lustres, on ne les allume pas !

JEUX ET AMUSEMENTS

MATHÉMATIQUES

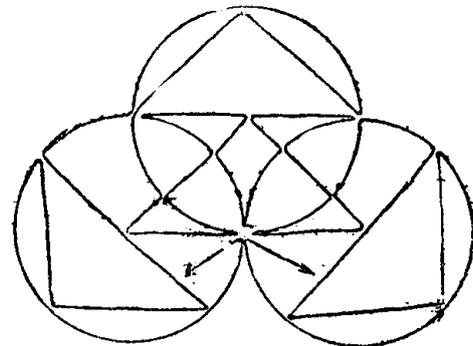
Deux horloges, H et H' sonnent l'heure en même temps ; H avance de 3 secondes sur H'. Les coups de l'horloge H se succèdent de 5 secondes en 5 secondes, ceux de H' de 4 secondes en 4 secondes, et lorsque l'intervalle qui sépare deux coups ne surpasse pas une seconde, l'oreille ne perçoit qu'un son. On a entendu quatorze coups, quelle heure est-il ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 706

Logogriphe.—Potage, ôtage, Tâge, âge.

Charade.—Fard-eau.

Problème graphique :



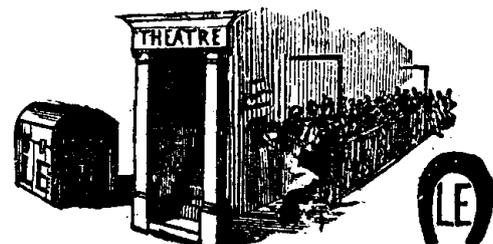
Out deviné : Siméon et Rose-Marie, Hôpital Fraserville ; Léda, Montréal ; Mlle Zéphyrine Guilbault, Montréal ; Mlle Alice Pélissier, Yamaska ; Mlle Clotilda Morache, Montréal ; Gilberte, Québec ; Rieuse-Aimante, Joliette.

GRAVURE-DEVINETTE



Andrée au Pôle Nord, Le voyez-vous ?

RÉBUS



# LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Parmi ses ascendants paternels ou maternels, le jeune homme, s'il avait pu percer la nuit des siècles, aurait sans doute retrouvé des exemples de cette fureur, qui ne se manifestait, on le pense bien, que dans des conjonctures vraiment tragiques.

Après les grands bouleversements, le calme revient insensiblement, et la paix règne de nouveau dans la nature aussi bien que dans les cœurs.

Les nerfs de la comtesse se détendirent. Deux larmes coulèrent sur ses joues pâlies.

Elle n'en avait par versé depuis la mort de son mari, survenue dix ans auparavant.

Une pensée de miséricorde ne tarda pas à germer dans ce cœur ulcéré.

Ce n'était pas le fils rebelle aux volontés de sa mère qui l'inspirait ; la comtesse était encore trop irritée pour pardonner à Georges d'avoir méconnu l'autorité sacrée d'une mère ; mais Mme de Kerlor revoyait la figure si douce et si touchante de l'orpheline, qui ne pouvait avoir aucune responsabilité directe dans ce triste conflit.

M. de Kerlor avait proclamé lui-même l'innocence de Mlle de Penhoët, qui ignorait les idées et les intentions que le jeune homme avait formées à son sujet.

Une âme vulgaire aurait fait supporter à la pauvre fille les conséquences de cette délicate situation ; la comtesse de Kerlor repoussait avec indignation une telle vengeance,

Non ! la mère de Georges ne se séparerait pas d'Hélène ; elle ne chasserait pas cette douce créature à qui elle ne cessait de rendre justice.

Que l'orpheline partageât l'amour de Georges, Mme de Kerlor, qui était femme en même temps que mère, pouvait difficilement admettre qu'il en fût autrement ; mais elle savait aussi que Mlle de Penhoët ne méconnaîtrait jamais l'étendue de ses devoirs.

En bannissant Hélène du château, la comtesse ne risquerait-elle pas en outre de la jeter dans les bras de Georges ?

Qui sait jusqu'où celui-ci irait si la comtesse avait l'inhumanité de replonger l'orpheline dans la détresse d'où Carmen l'avait arrachée ?

Malgré son irritation, Mme de Kerlor ne se sentait pas le triste courage de rejeter dans la vie, sans soutien, sans appui, sans ressources, celle que Dieu semblait lui avoir envoyée, et qui, rigoureusement, n'avait commis aucune faute.

La douairière resta longtemps plongée dans ses perplexités.

Plus d'une fois, sa main passa fiévreusement sur son front, comme pour dissiper le vertige sous lequel elle se débattait encore.

Un grand abattement succéda à cette longue surexcitation ; madame de Kerlor se sentait le cœur très oppressé. Elle sonna, Mélanie parut :

—Vous préviendrez Mlle Carmen que je n'assisterai pas au dîner, et que je ne veux voir personne. . . .

La femme de chambre manifesta une sérieuse inquiétude ; c'était une fille très dévouée à ses maîtres.

Elle murmura :

—Madame la comtesse est souffrante ?

Mme de Kerlor eut un geste bref.

—Allez, Mélanie, faites ce que je vous ai dit, et surtout n'ajoutez rien. . . . Vous viendrez ensuite me déshabiller.

—J'obéis, madame la comtesse, mais. . . .

—Je me sens fatiguée. . . . Ne vous tourmentez pas. . . . Allez !

La femme de chambre n'avait qu'à s'incliner.

Elle prévint Carmen et retourna auprès de sa maîtresse.

\* \*

Carmen et Hélène s'entretenaient comme deux sœurs, dans le petit salon, en attendant qu'on les prévint que le repas était servi.

Elles ne se rendaient pas compte de l'heure, sans cela elles au-

raient compris qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire au château, car le service y était très ponctuel.

Toutes deux étaient encore sous le charme de la délicieuse excursion qu'elles avaient faite à Loc-Maria en compagnie de Georges.

Hélène se sentait heureuse au delà de toute expression, car elle avait vraiment senti le cœur de Georges battre auprès du sien.

Carmen, après un léger accès de mélancolie, avait voulu partager la joie de son frère et de celle qu'elle appelait souvent : ma sœur.

Mlle de Kerlor brûlait du désir d'entendre Hélène entamer quelque une des confidences qui emplissent d'extase l'âme des jeunes filles.

Hélène devinait bien ce qui se passait dans l'esprit de Carmen et elle lui eût volontiers révélé son cher secret, si elle n'avait juré de l'enfourer au plus profond de son cœur.

—Quelle journée ! fit Mlle de Kerlor. J'espère que tu ne regrettes plus d'avoir suivi mes conseils.

—Non, ma bonne Carmen. . . . Mais, je te demande de te montrer généreuse et de ne jamais me rappeler ma dernière défaillance.

Hélène eut un battement des paupières qui évoqua un souvenir envolé. Elle pensait que si Carmen était arrivée un jour plus tard elle n'aurait quelques semaines auparavant, trouvé qu'un cadavre dans le petit appartement de la rue Saint-Donatien.

L'orpheline reprit :

—Tu n'as rien dit à ta mère. . . .

Carmen l'interrompit :

—Non !. . . . Il n'y a que Georges qui sache ce qui s'est passé.

—Tu n'aurais même pas dû l'en instruire.

—Je ne suis pas de ton avis ; Georges et moi avons décidé que tu viendrais au château ; nous avons suivi un plan élaboré en commun ; je devais fournir à mon frère tous les renseignements qu'il m'a demandés et qu'il était en droit d'exiger.

Hélène, toute treiblante, se dit que M. de Kerlor s'était toujours gardé de faire allusion à cette lamentable journée ; qui sait si, à part lui, il n'avait peut-être pas accusé l'orpheline d'avoir manqué de courage.

Carmen continua :

—Je sais fort bien que ce n'est pas Georges qui se montrera indiscret. . . . Il t'aime trop pour cela.

Mlle de Kerlor ajouta avec une inflexion de malice un peu triste :

—Ah ! comme cela doit être bon d'aimer !

Hélène ne put s'empêcher de sourire.

Décidément, M. de Saint-Hyrieix n'avait pas encore réussi à faire battre le cœur de son amie.

Si Mme de Kerlor consultait de nouveau Hélène à ce sujet, celle-ci pourrait lui répondre que Carmen ne paraissait pas très éprise du diplomate.

Mlle de Kerlor prit les mains de l'orpheline et s'écria :

—Mais réponds-moi donc !. . . . Quelque chose me laisse à supposer que tu es moins ignorante que tu ne veux le paraître.

Hélène n'aurait pas été aussi expansive que semblait l'exiger sa compagne ; mais elle aurait peut-être laissé entrevoir à celle-ci sa félicité, lorsque Mélanie vint leur faire la communication que nous savons.

L'enjouement de Carmen disparut brusquement, et Hélène parut soudain très inquiète.

—Qu'a-t-il pu se passer ? se demanda Mlle de Kerlor. Ma mère avait l'air très préoccupée quand elle a dit à Georges qu'elle voulait lui parler. . . . Je veux voir mon frère immédiatement.

Carmen se mit en quête de Georges ; on sait qu'elle ne pouvait le rencontrer.

Tanguy lui apprit que le jeune comte venait de sortir.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Carmen revint auprès d'Hélène, espérant que celle-ci aurait, de son côté, appris quelque chose ; mais les deux jeunes filles ne purent que se livrer aux plus diverses conjectures, en proie à d'amers pressentiments.

Le bonheur de la maison était-il menacé ?

—Vois-tu, murmura l'orpheline, nous étions trop joyeuses.

Carmen s'écria :

—Ma mère est malade, j'en suis sûre ; pourquoi a-t-elle condamné sa porte ? . . . Mélanie a reçu une consigne ; j'ai remarqué le trouble de cette fille.

Hélène, bien qu'elle partageât les alarmes de Carmen, chercha à la rassurer :

—M. de Kerlor ne se serait pas absenté si tes appréhensions étaient justifiées.

—Il se passe cependant ici quelque chose d'anormal, ma bonne Hélène.

—Peut-être !

—Tu sais ce que le Dr La Roche nous a dit, la dernière fois qu'il a rendu visite à ma mère. . . .

—Oui.

—Il craint une maladie de cœur.

—Prions Dieu que le médecin se trompe.

—Quand Georges est allé le chercher, avant ton arrivée, le Dr La Roche nous a recommandé d'éviter à sa malade la plus petite contrariété.

—Eh bien ! il vous a été facile de lui donner satisfaction.

—Ah ! pourquoi, Georges n'est-il pas là ? fit Carmen désolée.

—Et où est-il ? reprit Hélène.

Elles se regardèrent avec la plus vive anxiété.

On dormit peu cette nuit-là à Kerlor.

Le lendemain matin, quand la comtesse répondit au salut coutumier de Mlle de Penhoët, ce fut avec la nuance de bienveillance un peu hautaine et banale de la bienfaitrice envers son obligée.

Hélène, dans sa délicate nature et son extrême sensibilité, fut tout de suite saisie par ce changement d'attitude de la comtesse, et s'en affecta beaucoup.

Que s'était-il donc passé pour que Mme de Kerlor lui montrât cette froideur ?

—Mon Dieu, pensa l'orpheline, aurait-elle deviné ce que je veux que tout le monde ignore ?

Et la pauvre enfant se sentit subitement très malheureuse. A son tour, elle eut comme une sensation d'écroulement.

La fragilité et le néant des félicités humaines lui apparurent plus décevants que jamais.

Ses yeux devinrent humides. Allait-elle donc recommencer à pleurer ?

Allait-elle connaître un nouveau martyr ?

Mais pourquoi le sort s'acharnait-il constamment sur elle ?

Instinctivement, Hélène cherchait Georges des yeux, pour lui demander un appui, une consolation.

S'il avait été là, il aurait certainement répondu à ce muet appel, bien que les causes dussent lui en échapper. Le regard du jeune homme eût parlé au cœur d'Hélène avec une si grande éloquence, que l'orpheline aurait retrouvé tout son courage ; mais il n'était pas là, pour la défendre contre les mystérieux dangers qui la menaçaient.

Hélène s'interrogea. Elle n'avait rien à se reprocher. Pourquoi n'avait-elle plus la paix du cœur ?

Est-ce que sa conscience n'était pas toujours aussi pure ? Pourquoi son front restait-il soucieux ?

—Ma mère, demanda Carmen à Mme de Kerlor, où est donc Georges ?

La comtesse qui s'attendait à cette question toute naturelle, répondit sans trop de contrainte.

—Il est allé à Morgat.

—Sans nous prévenir ! s'exclama Carmen.

La comtesse fournit de brèves explications.

Elle raconta qu'une dépêche était arrivée annonçant à M. de Kerlor une partie organisée entre jeunes gens, à Morgat.

Georges n'avait eu que le temps de se rendre à Brest pour y prendre le bateau : car afin de recevoir dignement ses amis, il avait des ordres à donner aux domestiques qui séjournaient toute l'année dans le petit domaine appartenant aux Kerlor.

Carmen n'insista pas ce jour-là.

Mais le lendemain, avec la tenacité que nous lui connaissons, elle se permit de faire observer à sa mère qu'il était bien surprenant que son frère n'eût pas donné de ses nouvelles.

Quand il restait plus de vingt-quatre heures hors du château, le jeune homme ne manquait jamais de renseigner sa mère et sa sœur sur ce qu'il faisait.

Mme de Kerlor répliqua d'un air ennuyé que Georges avait dû profiter de son séjour au domaine de Morgat pour se rendre compte des réparations qu'il fallait faire et dont il était question depuis plus d'un an.

La toiture du pavillon de chasse notamment était en mauvais état et la porte de la remise fermait mal.

En outre, il y avait des abatages à pratiquer dans les bois.

Georges, très méticuleux quand il s'agissait de commencer de nouveaux travaux, avait sans doute voulu donner une consigne détaillée aux serviteurs ou aux ouvriers.

Carmen n'avait pas semblé convaincue ; sa mère paraissait beaucoup trop préoccupée pour que ces explications fissent cesser l'agitation de la jeune fille.

Deux jours s'écoulèrent qui parurent mortellement longs aux trois femmes.

Hélène constatait avec le plus vif chagrin que la comtesse n'était décidément plus la même pour elle.

L'orpheline semblait avoir perdu tout ce qu'elle avait gagné dans l'affection de Mme de Kerlor depuis son entrée au château.

Le bouquet que chaque matin elle lui apportait, dès le réveil, restait maintenant oublié sur un coin de la table.

Ce n'était plus le bras de Mlle de Penhoët que la douairière réclamait pour descendre au jardin.

Ce n'était plus joués ou chantés par elle, que la comtesse aimait à entendre ses airs favoris.

Aucune lecture à haute voix, comme Mme de Kerlor semblait tant les apprécier, n'avait été faite depuis la disparition de Georges.

Quand Hélène s'approchait de la châtelaine, voulant tenter de la distraire et d'appeler un sourire sur ses lèvres, comme auparavant, c'était plus que de la froideur que la vieille dame lui témoignait.

Elle la repoussait la plupart du temps avec un mouvement semblable à une instinctive répulsion, mouvement, il est vrai, aussitôt réprimé et adouci par quelque bonne parole, mais trop tard ; le coup était porté.

Hélène souffrait amèrement, car elle était froissée dans ses qualités les plus tendres. Elle ne voulait pas se résigner à supposer à sa bienfaitrice des griefs cachés, et se demandait si ce n'était pas la maladie de la comtesse qui faisait de rapides progrès, ce qui aurait justifié ces gestes brusques, ces mots impatients, ces regards sévères, venant à chaque instant déconcerter l'orpheline, dont la douceur ne se démentait pourtant jamais.

De quelque façon qu'Hélène essayât d'expliquer cet affligeant changement d'attitude, elle pressentait que la paix familiale était menacée et que la sécurité dont elle croyait jouir n'était qu'une trompeuse chimère.



La jeune fille s'exécuta sur-le-champ, et commença d'une voix haute  
Page 510, col. 1.

La pauvre enfant recommençait à se désoler, devant son impuissance à pénétrer le redoutable mystère qui l'enveloppait.

Tout le monde au château était plongé dans la plus profonde tristesse, jusqu'au lévrier suédois qui ne sollicitait plus de caresses et ne venait plus prendre ses ébats aux pieds de ses maîtres.

Mlle de Penhoët avait passé une nuit très agitée. Son cœur ne parvenait pas à la tromper ; elle semblait avoir l'intuition de ce qui se passait.

C'était à cause d'elle que cette mère et ce fils, si unis, étaient momentanément divisés.

Le cher secret d'Hélène n'avait pas été découvert ; mais, M. de Kerlor, dans sa droiture, n'avait pas dû vouloir que la comtesse ignorât plus longtemps les sentiments que lui inspirait l'orpheline.

Evidemment, la mère n'avait pas voulu ce que voulait son fils, et le désaccord, si longtemps redouté, avait éclaté entre ces deux natures que la moindre étincelle devait enflammer.

Alors, s'était dit Hélène, frémissante, je ne puis plus rester ici. Je ne veux pas être la cause d'une rupture entre la comtesse et Georges. Plus tard, Mme de Kerlor pourrait me maudire, et je ne sais même pas quelles sont les réelles intentions de son fils... Oui, il faut que je parte... J'ai cru mes épreuves terminées, je me suis trompée... Je ne trouverai le calme que dans un couvent... Pourquoi ne rentrerais-je pas aux Dames de Saint-Joseph ?

La chère enfant avait pleuré pendant toute la nuit. Mais quand le jour reparut, Mlle de Penhoët, était redevenue l'intrépide jeune fille que nous connaissons et qui, sous les apparences les plus frêles, recélait une âme énergique.

Le courage du marquis de Penhoët, la force morale de la marquise se retrouvaient chez Héléne, qui ne transigeait plus avec elle-même dès que la voix du devoir se faisait entendre.

De nouveau le regard de l'orpheline reprit ce rayonnement de martyr qui l'éclairait quelques semaines plus tôt. Elle se décida à prévenir la comtesse de sa détermination.

Héléne frappa à la porte de la chambre de Mme de Kerlor.

En prêtant l'oreille pour percevoir la réponse de celle-ci, elle distingua la voix bien timbrée de Carmen.

La sœur de Georges parlait d'un ton si élevé que Mlle de Penhoët fut forcée d'entendre ce que son amie disait.

Soudain l'orpheline jeta un cri étouffé et une angoisse terrible la poignit à la gorge.

## XXI

## LA PAROLE D'UN BRETON

Carmen avait reçu le matin une lettre de Georges.

A peine en avait-elle lu les premières lignes que Mlle de Kerlor courait chez sa mère.

Haletante, la jeune fille débuta ainsi :

— Pourquoi m'avez-vous trompée, ma mère ?

La comtesse tressaillit.

Sa fille tenait à la main la lettre de son fils. La mère entrevoyait confusément les caractères et reconnaissait l'écriture ferme et largement tracée de M. de Kerlor.

— Que signifie ce ton ? commença la comtesse.

— Je conviens, ma mère, qu'il est fait pour vous étonner ; mais les circonstances sont d'une gravité exceptionnelle, et vous partagerez mon affolement quand vous aurez lu la lettre de mon frère.

Mme de Kerlor fut très impressionnée. Elle devint toute blanche ; sa main gauche s'appuya sur son cœur qui bondissait dans sa poitrine. Ses yeux expressifs se troublèrent ; elle voulut prendre le papier ; mais sa main tremblait trop.

— Lis ! commanda-t-elle.

La jeune fille s'exécuta sur le champ, et commença d'une voix haute :

*Morgat, le 10 décembre 1883.*

“ MA CHÈRE CARMEN,

“ C'est fini, tu ne me reverras plus. J'ai bien réfléchi depuis trois jours. J'ai pris une résolution définitive.

“ J'adore Héléne de Penhoët. . . . ”

Si la mère et la fille n'avaient pas été si absorbées, elle auraient entendu le soupir poussé par l'orpheline, qui venait d'arriver à la porte de la chambre au moment précis où Carmen commençait sa lecture.

Mme de Kerlor, frémissante, sentait que la respiration allait lui manquer.

La jeune fille poursuivit :

“ Tu le savais, ma bonne Carmen. Par délicatesse, tu n'as pas voulu me dire que tu avais deviné cet amour ; et tu attendais que je t'en fisse l'aveu. Je t'aurais donné satisfaction avec la plus ardente joie, si les événements ne m'avaient forcé à m'expliquer prématurément avec notre mère.

“ Mme de Kerlor m'a refusé son consentement. Elle m'a défendu d'épouser Héléne.

“ Je me suis incliné en fils qui n'a jamais désobéi à sa mère.

“ Mme de Kerlor savait bien que je n'enfreindra pas ses volontés. Elle a abusé de ses droits maternels, car elle ne doutait pas de mon entière soumission.

“ Je n'enfreindrai pas l'ordre de notre mère ; mais il m'est impossible de vivre sans Héléne. Tu la connais, toi, cette chère enfant, tu rends hommage à son irréprochable dignité ; il ne te viendrait jamais à l'idée de la faire responsable et de la flétrir des absurdes et odieuses calomnies dont on a essayé de salir la mémoire de sa mère.

“ Tu comprends que l'amour que j'éprouve, pour la première fois de ma vie, me possède tout entier, et que je ne veux céder devant aucune considération qui pourrait m'éloigner de Mlle Penhoët.

“ Il ne me reste donc qu'un parti à prendre.

“ A aucun prix je ne choisirai entre ma tendresse filiale et mon amour.

“ Ma mère croit avoir sa conscience pour elle ; ma conscience à moi me dicte mon devoir.

“ Enfreindre la volonté maternelle, je ne le puis : renoncer à celle que j'aime, je ne le veux.

“ Je prends le seul parti qui me reste : je disparais.

“ Adieu, Carmen ; adieu, petite sœur chérie ; dis à Héléne que ma dernière pensée a été pour elle.

“ Je supplie Dieu qu'il nous réunisse plus tard dans un monde où les compromissions, les bassesses et les lâchetés sont inconnues.

“ Adieu, ma mignonne. Tâche de défendre Héléne de Penhoët contre ses méprisables persécuteurs ; ma mère m'a interdit de protéger efficacement notre chère orpheline : mon existence serait désormais sans but.

“ Sur ton salut éternel, respecte ma dernière volonté : je ne veux pas que tu dises à Héléne que je suis mort pour elle.

“ Ce soir, j'aurai rejeté le fardeau que mes épaules ne peuvent plus porter.

“ Une dernière fois je t'embrasse de toute ma tendresse de frère.

“ GEORGES DE KERLOR.”

A mesure que Carmen lisait, l'émotion de la jeune fille devenait plus vive ; elle scandait les phrases dont chaque mot sortait de sa bouche martelé et précis.

Quand elle en fut aux dernières lignes, elle lut avec une telle intensité d'expression que l'orpheline se sentit déchirée comme par autant de coups de couteau.

Chancelante, Héléne de Penhoët se prit la tête à deux mains, comme si elle voulait empêcher sa raison de s'échapper.

Carmen termina dans un transport d'affolement :

— Ainsi, Georges va mourir . . . Sa lettre contient un dernier, un suprême adieu . . . Il mourra, ma mère, et c'est vous qui l'aurez condamné !

Héléne poussa un cri d'agonie, qui arriva jusqu'aux oreilles de la mère et de la fille.

Eperdue elle s'enfuit dans le parc où elle s'affaissa sur un banc de pierre, donnant un libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

Carmen poursuivit :

— Vous avez reconnu, ma mère, ce cri de détresse ; c'est Héléne qui l'a poussé . . . La pauvre enfant était là . . . Elle sait maintenant que la comtesse de Kerlor a voulu le désespoir de son fils, l'anéantissement de sa race . . . Mlle de Penhoët ne voudra pas survivre à Georges . . . Et pourquoi donc, ma mère, frappez-vous aussi impitoyablement Georges et Héléne ; quel crime ont-ils donc commis ?

Atterrée, la comtesse ne pouvait prononcer un mot.

Le combat qu'elle se livrait à elle-même avait cessé ; elle n'avait plus la force de résister.

Ses yeux égarés se portèrent machinalement sur ce fatal papier qui contenait l'irrévocable décision.

La jeune fille poursuivait d'une voix vengeresse :

— Vous vous taisez, ma mère . . . Vous êtes donc de mon avis ; Georges et Héléne sont innocents . . . Alors, qui a eu le droit de vous imposer de telles rigueurs vis-à-vis d'eux ? Est-ce que ce n'est pas de vous seule que dépend leur vie ? . . . Si vous voulez prononcer le double arrêt de mort, faites-le ; mais expliquez-moi, légitimez si vous le pouvez votre rôle de justicière.

— Tais-toi !

— Vous comprenez bien, ma mère, que s'il y a entre nous le sang de mon frère et de celle que j'appelais, déjà, ma sœur, je ne vous le pardonnerai jamais.

— Non ! non ! fit Mme de Kerlor en étendant les bras, comme si elle voulait repousser une terrifiante apparition . . . Non ! non . . . Je ne veux pas.

— Vous ne voulez pas que Georges se tue ?

— Non . . .

— Vous consentez à son mariage avec Héléne de Penhoët ?

— Je consens à tout, pourvu que mon Georges me reste.

Alors la comtesse, après ces paroles de mansuétude, se sentit soudainement soulagée ; elle respira comme si elle sortait du sépulcre, et des larmes très douces ruisselèrent sur son beau visage maternel, qui rayonna d'une bonté infinie.

La lettre de sa sœur, de la formaliste et odieuse Mme de Guidelvinec, pesait bien peu en ce moment auprès de ce réveil de toute la tendresse de la mère.

Il n'y avait plus qu'une lettre qui comptât pour elle, celle de Georges !

Et quand même la patricienne aurait voulu plus longtemps sacrifier aux prétendues obligations que son nom lui imposait, Carmen n'avait-elle pas trouvé l'argument sans réplique : le dernier des Kerlor devrait-il disparaître aussi misérablement ?

La comtesse, qui pouvait maintenant se prononcer en toute justice, n'avait plus qu'à partager la généreuse confiance de Georges et de Carmen, et répéter en contemplant l'orpheline ce qu'avait dit M. de Kerlor :

“ Si la marquise était coupable, Dieu n'aurait pas permis qu'elleût une fille aussi accomplie.”

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

LA THERAPEUTIQUE

Lorsque tous les remèdes ont été essayés inutilement contre le rhume, la toux ou la bronchite, le *Baume Rhumal* a procuré un soulagement immédiat. Le *Baume Rhumal* détruit les germes du mal : la guérison est donc radicale.

CHOSSES ET AUTRES

—Le capitaine Bernier de Québec, demande une aide de 60,000 pour un projet de voyage au pôle nord.

—Trois variétés de la race canine n'avoient jamais : C'est le chien d'Australie, le chien-pâtre de l'Égypte, et le chien à "tête de lion" du Thibet.

—Une bataille sérieuse va s'engager à Québec pour empêcher l'admission par Acte du Parlement aux professions libérales. Il y a actuellement 20 pétitions de personnes qui demandent à être dispensées d'examen.

—Les deux sœurs, Georgiana et Donalda, demeurant avec leur père, M. Cléophas Berger, à St-Liboire, se sont mariées toutes deux, l'autre jour, avec deux messieurs Coutu, d'Acton. Les deux demoiselles Berger sont jumelles et les deux messieurs Coutu sont jumeaux.

—Un monsieur qui s'en revient de l'Alaska conseille le mode suivant d'entraînement à ceux qui seraient tentés d'aller au Klondyke. Quand le thermomètre sera descendu à 10 ou 15 en-dessous de zéro, prenez un pic et sortez à quatre heures du matin pour vous rendre à la forêt voisine. Creusez un trou de seize pieds de profondeur, rentrez le soir chez vous et mangez un morceau de cuir bouilli, puis couchez dans votre hangar à bois. Quand vous aurez répété l'expérience une demi douzaine de fois, sans rien trouver, bien entendu, toujours comme au Klondyke, vous serez au fait de la vie que l'on mène dans ces régions dorées.

IL FAUT EN PRENDRE

Pour vous préserver des atteintes de la grippe, au premier symptôme de refroidissement, prenez du *Baume Rhumal* et vous serez indemne.

—Sommaire de la *Revue des Revues* de novembre 1897 : La photographie des nuages (11 gravures), J. Boyer ; Les nouveaux romanciers français (6 gravures), H. Bérenger ; Un poète de la mort (l'adieu, la mort, l'épithaphe), H. Touriane ; Un Panthéon des journaux et des journalistes, Dr M. Nordau ; La guerre gréco-turque racontée par l'image (9 gravures) ; Les Biffins de New-York (5 gravures), Dr L. Caze ; L'aïeule du féminisme (1 gravure), Dr A. de Neuville ; Les adversaires de la reine et les légitimistes anglais ; M. Tarde et la graphologie ; Analyse des revues ; Revue des livres ; Caricatures politiques (11 gravures).

Bureau : 12, avenue de l'Opéra, Paris. Union postale, 24 frs par an. Numéro spécimen sur demande.

BAUME RHUMAL

De tous les remèdes pronés et vantés pour la guérison des affections de la gorge, des bronches des poumons, aucun ne peut se flatter d'avoir opéré autant de guérisons que le *Baume Rhumal*.

LE JEU DE DAMES

Solution du problème No 207

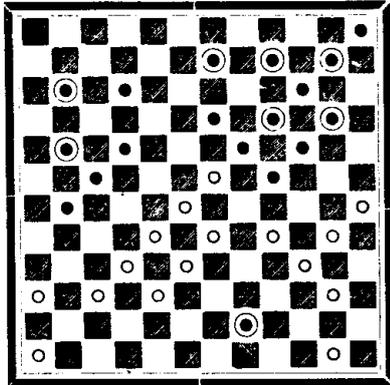
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
14	8	54	65
32	26	33	31
19	13	1	14
64	59	65	52
38	33	27	49
13	8	31	57
8	69	gagnent.	

Arthur.—Vous êtes libre de prendre avec l'un ou l'autre indifféremment.

PROBLÈME NO 208

Composé par M. P.-A. Lamarre, Montréal

Noirs—18 pièces



Blancs—16 pièces  
Les Blancs jouent et gagnent

La Banque Ville-Marie

AVIS EST PAR LE PRESENT DONNÉ qu'un dividende de **Trois pour Cent** pour le semestre courant, équivalant à six pour cent par année sur le capital payé de cette institution, a été déclaré et que ce dividende sera payable aux bureaux d'affaires de la Banque en cette ville, le et après le

MERCREDI, 1er jour de Décembre prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 16 au 30e jour de Novembre prochain, ces deux jours inclus.

Par ordre du Bureau

W. WEIR,  
Président et gérant général.  
Montréal, 19 Octobre 1897.

**Un PRÊTRE**  
de ROME a TROUVÉ LE SECRET de GUÉRIR  
de ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
de DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT  
de FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.  
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

PATENTES  
OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de payement.  
**MARION & MARION, EXPERTS.**  
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tél. 2398.  
Mentionnez ce Journal.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.  
**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou Lait Candès  
Dépuratif, Tonique, Détersif, di-érial Hâle.  
Kougeur, Fides précoces, Rugosité.  
Boutons, Efflorescences, etc., conserve la  
peau du visage claire et unie. — A l'état  
pur, il enlève, on le sait, Masque et  
Taches de rousseur.  
Il date de 1849  
CANES, Paris BSS-Denis, 19

Trente ans de Succès  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
sans COLIQUES ni NAUSEES  
sans AUCUNE PURGATION  
ni avant ni après  
du  
**VERSOLITAIRE**  
par les  
CAPSULES  
**L. KIRN**  
à l'Extrait éthérée  
de FOUGÈRE Mlle Pure  
sans Calomel.  
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.  
PARIS, Pharmacie HAUSOW,  
84, Boulevard Edgar-Quinet  
dans toutes les bonnes Pharmacies.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéi commis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL  
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE

ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.



PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe,

PAR LES

CIGARETTES CLÉRY

et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses

Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

L'APRÈS-MIDI  
**Photographes**  
No 360 RUE ST DENIS  
TÉL. BELL 7283. MONTRÉAL.  
— MARCHAND 843 P.Q.

"La Presse"

Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE  
**54,000**  
PAR JOUR

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

U. PERREault

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte lueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner : si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la ; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50 ; ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.  
334 Dearborn St., Chicago.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel  
Éditeur-Propriétaire

J.-A. Carufel  
Administrateur.

# BON MARCHÉ INCOMPARABLE

CHEZ

## E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

### St-Laurent et Duluth

#### Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

#### Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreaütée, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

#### Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c.

#### EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

#### SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c.

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-pousière, de 10c, pour 5c.

## E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.

### Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue [Sainte-Catherine, Montréal



### Fausse dents SANS PALAIS

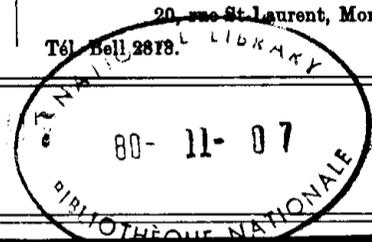
Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

## GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

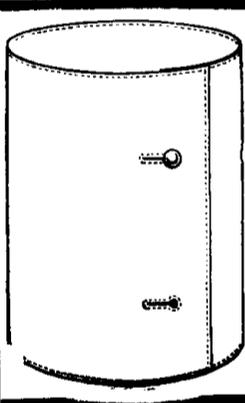
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

### La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



### Nouveautés...

Chapeaux.

Cravates,

Gants,

Parapluies

Corps et

Caleçons

Fourrures, etc.

### CHEMISES SUR MESURE

Généreux &amp; Cie, 227 Rue St-Laurent.

### Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme

est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Echantillons fournis sur demande, par la

**COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

### LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi  
ABONNE- Paris et Seine 50f 26f 14f  
MENT Départements 56f 29f 15f  
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

### F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

## S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

### Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

### Ne manquez pas de voir le CINÉMATOGRAPHE CHEZ CARSLY

Le merveilleux instrument qui donne des représentations animées d'événements et d'incidents qui ont réellement eu lieu à une distance de plusieurs milliers de milles d'ici. Chaque mouvement est pris sur le vif et exposé avec une précision que les autres inventions ne peuvent atteindre.

Quatre représentations chaque jour dans notre nouveau soubassement — Avant-midi à 10.15, 11.15 ; après-midi à 12.15 hrs., à 3.15 et à 4.15 hrs. Admission, 5c.

#### Gilets de première classe

Gilets de dames, dernières modes parisiennes, complètement doublés en magnifique soie avec dessins, navelures, collet et manchettes, tuyautés de satin, couleurs noirs, faon, nouveau bleu, cuir et brun, \$23.00.

Gilets de choix pour dames en drap beaver box, magnifiquement braisés en beau braid mohair, bordés de jais et doublés en soie de fantaisie, de toutes les couleurs à la mode, \$32.00

Nouveaux gilets russes en drap box pour dames, complètement doublés en taffets shot, haut collet de tempête et bordure de mouton de Perse, garnis de petits boutons de perle, \$35.00.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

#### Collerettes doublées en fourrures

Collerettes en drap box noire et de couleur, doublées en Kalouga et taillées amples, collet de tempête haut en Opossum noir, pour Dames, \$15.00.

Très belles Collerettes en drap box français noir, doublées d'Ecureuil gris, collet de tempête et gannies tout autour de Martre de l'Alaska, pour Dame, \$52.00.

1200 magnifiques fleurs en soie et en velours avec jolies feuillage vert ordinairement vendues 20c. Notre prix spécial 10c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

#### Collerettes de première classe

Très élégantes Collerettes noires, parisiennes, en drap de Vigogne, richement braisées et doublées de soie noire pesante pour Dames, \$24.75.

Jolies Collerettes en drap Regenie noir, avec gros patron de soie soulevé sur fond de Bengaline, collet de tempête, garnies en Martre de l'Alaska, doublées de Satin Duchesse, pour Dames, \$53.25.

Collerettes "Davos" en velours appliqué noir et brodées de jais sur fonds en velours moiré, garnies en plume et doublées de soie Zenena noire, pour Dames, \$62.00.

### LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame